

Qui l'aurait dit ?

Oui qui aurait cru, aurait seulement imaginé, pensé ou rêvé il a dix ou vingt ans, qu'en 2001 quinze Délégations nationales auprès de l'UNESCO, quinze pays, s'intéresseraient à la sauvegarde, à la promotion de notre langue et notre culture ?

C'est le début d'une longue marche, d'un long processus, d'un projet ambitieux, la reconnaissance par les instances culturelles internationales de l'importance de notre langue judéo-espagnole porteuse de culture.

La première étape consiste à établir une sorte d'état des lieux : où en sommes-nous ? Où cette langue et cette culture sont-elles toujours vivaces dans le monde ? Où se trouvent encore des femmes et des hommes émus par la chanson *Adiyo kerida*, par un poème contemporain, par la dégustation d'une *boreka de espinaka* ou par la lecture du *Kantoniko de Chochana* dans La Lettre Sépharade ? Où peuvent-ils, doivent-ils être aidés pour prospérer ? Par quels moyens ? Comment ? etc.

C'est ce que les experts délégués à Paris par chacun des quinze pays concernés auront à débattre en public, les 17 et 18 juin prochain, au siège même de l'UNESCO.

Le but est la mise en place sur dix ans de mesures appropriées.

Un premier succès recherché serait l'inscription par cet organisme international de notre langue et notre culture au "Patrimoine Oral et Immatériel de l'Humanité". Il convient d'y travailler, les enjeux sont importants. Il est normal que La Lettre Sépharade soit concernée au premier chef par tout ce mouvement et y participe activement.

À votre tour, lecteurs de montrer votre intérêt pour cette initiative en assistant nombreux aux travaux, qui se dérouleront en français. Votre présence massive est une des clés de la crédibilité du projet. Il est évident que de nouveaux appuis apparaîtront si plutôt 300 que 30 personnes assistent aux débats et apportent leur contribution constructive, car le public sera consulté.

Dans le présent numéro il est question, réjouissons-nous, d'un nouveau manuel d'enseignement de la langue.

La rubrique "Itinéraires exemplaires" est riche d'expériences personnelles et notre "historien maison" continue d'approfondir ses recherches sur le sort des Sépharades de France durant la période la Choah.

La rubrique musicale est particulièrement fournie. □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 41

<i>Éditorial</i>	1
<i>Livres</i>	
<i>Sephardisch judeo-español, djudezmo</i>	2
<i>L'exégèse juive</i>	3
<i>Debdou, une nouvelle Séville en Afrique du Nord</i>	4
<i>Itinéraires exemplaires</i>	
<i>Fleur d'ortie</i>	5
<i>Enracinements</i>	6
<i>Nostalgie</i>	6
<i>Anusim Sfarad</i>	7
<i>Étude</i>	8-10
<i>Reuves</i>	12-14
<i>Muestra lingua</i>	
<i>Lo ke kontava la bavá</i>	14
<i>Las de Sulutcha</i>	15
<i>Musique</i>	16-19
<i>Kozas i otras de Sefarad</i>	20

Livres

Armin Hetzer

SEPHARDISCH JUDEO-ESPAÑOL, DJUDEZMO¹

Quelle surprise ! Tenir dans la main un livre destiné à l'enseignement du judéo-espagnol pour un lectorat germanophone n'est pas banal et offre une curieuse impression !

Un petit retour en arrière n'est pas inutile : on sait que le déclin du judéo-espagnol au fil du temps est dû essentiellement² à :

- la Choah bien sûr qui a fait disparaître un nombre considérable de locuteurs.
- la défaveur dans laquelle était considérée cette langue à mesure que l'Alliance Israélite Universelle dans ses écoles balkaniques la dévalorisait en ne l'enseignant pas ou rarement et en présentant en français toutes les matières de ses programmes.
- l'intériorisation par ses locuteurs de ce dédain ainsi que l'impérieuse nécessité pour les ré-émigrés vers l'Europe occidentale, les Amériques etc... d'adopter vite la langue du pays d'accueil pour s'intégrer dans le monde social, celui du travail etc.

Il en a découlé que, dès la fin du XIXe siècle, certains ont prédit que la langue s'éteindrait avec eux-mêmes ou leur génération.³ Puis, après la Choah et durant la période de reconstruction de l'Europe, "les trente glorieuses" ce fut le *statut quo*, mais la langue continuait d'être parlée en famille.

Vint la période des premières études sur le sujet, et des cris d'alarme d'enseignants et d'intellectuels tout aussi argumentés que ceux des générations au tournant du siècle précédent : Tracy Harris, universitaire américaine, qui a fait beaucoup de bruit malsain avec *Death of a Language, the History of Judeo-Spanish-1994* (Mort d'une langue, histoire du judéo-espagnol)⁴ Contentons-nous de cet exemple, et observons qu'en quelques années ce judéo-espagnol s'enseigne dans le monde entier, qu'il se publie des méthodes d'enseignement, des dictionnaires, des recueils de poésie, des mélodies sur des poèmes contemporains, qu'il se forme des enseignants. Et que de nombreux sympathisants dont le nombre s'accroît chaque jour, échangent des points de vue, des informations et des souvenirs sur la Toile, statutairement et obligatoirement rédigés dans ladite langue.⁵

C'est dans ce cadre que nous avons à examiner un nouveau manuel qui vient de paraître, et ce nous est grande satisfaction !

D'autant qu'Armin Hetzer est un puits de science déchiffant quasiment toutes les langues d'Europe, ainsi que l'hébreu bien sûr.

Tout son manuel est d'une rare densité, et l'enseignement dispensé s'adresse à des germanophones adultes avertis, si possible déjà hispanophones.

L'introduction est attendue, historique, géographique, recensant les locuteurs de par le monde etc... Le point important est évidemment celui du choix du rendu graphique dont il explique la difficulté historique - puisqu'il y a encore un siècle et moins, le judéo-espagnol s'écrivait en lettres hébraïques - parmi les trois écoles⁶ qui ne parviennent pas jusqu'ici à s'entendre malgré des réunions de spécialistes et autres congrès. Disons pour simplifier que Hetzer adopte la graphie de *Aki Yerushalayim*, à l'exception de la chuintante, rendue chez les anglophones par "sh", chez les francophones par "ch", et qu'il rend par "x" comme les Catalans et les Galiciens.

Suivent douze leçons de bon niveau, chacune introduite par un texte souvent contemporain, de Moshe Shaul, Djamila Kolonomos, Matilda Koen-Sarano, Renée Martin dans *La Lettre Sépharade...* voire plus lointain : Saporta i Beja et autres. De ce texte sont tirées des occasions d'étudier du vocabulaire, des conjugaisons, des développements de grammaire etc. et de progresser dans l'étude de la langue. L'auteur rapporte, coïncidence plutôt étrange, que la grammaire de langue castillane, de António de Nebrija qui fit autorité était à l'impression en l'an de l'expulsion 1492...

Chaque chapitre propose aussi des proverbes, essentiels dans cette culture, établit des variantes au vocabulaire moyen : pourquoi *bulgaro* devient-il *burgalo* à Salonique et non ailleurs ? (et d'ailleurs, comment Armin sait-il tout cela ?)

La méthode est classique, assez semblable à celle utilisée par Marie-Christine Varol dans son propre manuel paru il y a quatre ans,⁷ et qu'Armin Hetzer cite en référence bien entendu. Il cite aussi le dictionnaire des Perahya, du français vers le judéo-espagnol,⁸ le *Nehama*, judéo-espagnol/français - encyclopédie serait plus juste pour le caractériser que dictionnaire - mais il n'indique pas le Romano : *Dictionary of Spoken Judeo-Spanish/French/German* de 1933 réédité en 1995. Est-il possible qu'une référence ait échappé à Hetzer ?

Le volume s'achève sur un lexique de 1 300 mots - sans les variantes, précise l'auteur - du judéo-espagnol vers l'allemand, et l'inverse.

L'importante bibliographie est résolument contemporaine et l'auteur fait état de livres parus jusqu'en 2000.

Bravo Armin et merci : vous vous êtes visiblement fait plaisir, mais plus que cela...⁹ □

Jean Carasso

¹ En allemand et judéo-espagnol, 2001 Harrassowitz Verlag D 65174 Wiesbaden Fax 49 611 530 570 verlag@harrassowitz 137 pages dont 33 pages de lexique. ISBN : 3-447-04465-9

² Mais à d'autres facteurs aussi.

³ Le spécialiste Israélien, David Bunis, dans ses conférences cite nombre d'opinions ainsi exprimées par des intellectuels, des personnes au cœur de la question.

⁴ Du point de vue méthodologique, lorsqu'on aime quelqu'un ou quelque chose, il paraît plus constructif d'étudier le moyen de soigner ou sauver la personne ou l'organisme que de prédire sa mort, ce qui, au bout du compte, est facile ! Un point d'interrogation après son affirmation n'aurait pas nuit !

⁵ Pour vous abonner : ladinokomunita-subscribe@yahoo.com Pour communiquer : ladinokomunita@yahoo.com

⁶ La turque, l'espagnole, faisant toutes deux appel à des signes diacritiques n'existant pas sur les ordinateurs classiques, et celle de AY ou proche, sans accents, entraînant peu à peu l'adhésion des rédacteurs dans le monde entier et celui du réseau qui s'étend chaque jour et que Hetzer cite : ladinokomunita@yahoo.com

⁷ 1998 Marie-Christine Varol "Manuel de judéo-espagnol, langue et culture" chez Langues et Monde, l'Asiathèque 11 Cité Véron 75018 Paris Tél. 01 42 62 04 00 Fax 01 42 62 12 34 info@asiatheque.com 318 pages + un disque compact.

⁸ Klara Perahya Elie Perahya Dictionnaire français/ judéo-espagnol, même éditeur

⁹ Rappelons au passage que cette culture est enseignée en Allemagne !

Maurice-Ruben Hayoun

L'EXÉGÈSE JUIVE¹

Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : "On dit qu'ils s'entendent, mais je n'en crois rien." Si Chamfort avait lu Maurice-Ruben Hayoun, il n'aurait pas même osé cette boutade – ce qui eût été dommage – tant l'expression de l'auteur est claire et vivante au point de permettre au lecteur non initié une illusion, peut-être usurpée, d'intelligence.

Nous faisant connaître Paul Ricœur et André Lacocque, deux savants d'envergure qui entendirent assumer la charge de découvrir comment les juifs ont pensé la Bible des origines à nos jours, Maurice-Ruben Hayoun nous livre, extraite de la préface de leur livre, cette citation : "C'est à l'écriture que fait face la lecture. Le premier effet de l'écriture est de conférer au texte une autonomie, une existence indépendante, qui l'ouvre aussi à des développements, à des enrichissements ultérieurs, lesquels affectent sa signification même..."

Le parallèle fréquent qu'offre l'auteur entre penseurs espagnols et rhénans nous fait mesurer l'esprit d'ouverture dont font preuve dès le haut Moyen-Âge les *hassidim* allemands. Hors de tout souci d'abstraction ou de conceptualisation, ces derniers échafaudent une "raison pratique juive".

Sur le thème si important des relations entre juifs et chrétiens notons deux points essentiels. Ainsi un non-juif qui suit les sept lois des Noahides prendra part au monde futur : un tel homme vaut autant qu'un grand prêtre, il ne faut pas le traiter à la légère mais "l'honorer plus qu'un juif qui néglige la Tora". Et : "La descendance d'un prosélyte est toujours juste et vertueuse". La conduite de l'environnement chrétien revêt d'ailleurs une grande importance car, dit-on : "Si les mœurs des chrétiens sont dissolues il y a de grandes chances que celles de leurs voisins juifs le soient aussi."

On ne peut tout analyser de ce court volume ramassé dont le contenu va bien au delà d'un simple effort de vulgarisation. Circulons, pour donner à chacun l'envie d'y faire sa propre promenade instructive, à travers les penseurs orientaux, sépharades ou ashkénazes. D'abord Saadia ben Joseph né à Fayyum (Égypte) en 882 qui s'inscrit dans une tradition d'opposition à tout anthropomorphisme. Puis l'Espagnol Judah Halevi (1075-1141) : "Mon cœur est en Orient alors que je me trouve au fond de l'Occident, comment savourer ce que je mange et comment le trouver agréable ? Comment m'acquitterais-je de mes vœux et respecterais-je mes serments alors que Sion se trouve sous le joug des chrétiens et moi dans les chaînes des arabes ? L'abondance de biens en Espagne ne revêt pas d'importance à mes yeux. En revanche j'aspire à voir la poussière d'un Temple détruit." Pour lui, fait rare parmi les théologiens de sa génération,

le savoir philosophique et l'inspiration prophétique ne sont pas compatibles. Il semble suivre d'assez prêt la doctrine du musulman al-Ghazali pour qui l'intellect humain ne pourra jamais comprendre la réalité divine.

Par contre Ibn Ezra (1 089 Tudèle), médecin, exégète et poète, paraît inspiré par l'exégèse chrétienne. Pour lui "les mots sont le corps alors que le sens profond est l'âme." Son originalité tient à sa conception de la création biblique. Selon lui elle ne concerne que "le monde sublunaire", qui n'a pas été créé *ex nihilo* mais à partir d'une matière terrestre préexistante. Certaines approches surprennent aujourd'hui, comme celle du déterminisme astral auquel Israël aurait été miraculeusement soustrait.

Maïmonide, gloire juive autant qu'espagnole, c'est, au XIIe siècle, une anticipation de modernité. "Médecin, philosophe, théologien, codificateur des lois talmudiques, Maïmonide a donné du judaïsme une formulation philosophique tout en conservant à la révélation mosaïque sa nature propre." On découvre chez lui "le constant désir d'interpréter, conformément à la raison et à l'enseignement philosophique, de nombreuses exégèses traditionnelles juives qui, prises au sens littéral, seraient aberrantes ou au mieux mystérieuses". Son aversion de l'anthropomorphisme le conduit à n'accepter qu'au deuxième degré la "voix de Dieu" perçue sur le Mont Sinai. Il s'agissait selon lui d'une "voix créée" car il faut écarter de Dieu l'attribut de la parole.

La réaction contre la pensée maïmonidienne fut vigoureuse et soutenue par de grands esprits tels Don Astruc de Lunel, Duran de Lunel, Don Vidal Salomon et Don Vidal Crescas ; mais le philosophe musulman ibn Rushd (Averroès), juriste médecin, *qadi* de Séville, puis de Cordoue, allait exercer une profonde influence sur la pensée religieuse chrétienne aussi bien que juive.

Georges Vajda a sorti de l'ombre un grand averroïste juif du XIIIe siècle, Isaac Albalag, originaire des Pyrénées. Albalag critique sévèrement le théologien musulman al-Ghazali, et n'épargne d'ailleurs pas Maïmonide. Selon la conception élitaire de l'époque, pour Albalag le langage de l'écriture se situe à deux niveaux : le sens obvie pour les simples et le sens profond pour les savants.

Mais le grand esprit d'envergure, rejoignant la grandeur d'un Maïmonide, fut le Français Lévi ben Gershom. Comme l'écrivait Charles Touati, "Gersonide ne se laisse rien imposer par la Bible ni par Averroès." Néanmoins il conclut à l'origine intemporelle de l'émergence de la Terre.

A partir du chapitre V, Maurice-Ruben Hayoun aborde la riche matière des Philosophies et Exégèses juives dans l'Europe du XVIIIe

¹ 2000

Que sais-je ? PUF
6 avenue Reille
75685 Paris Cedex 14
Bibliographie thématique
127 pages.
ISBN : 2-13-051047-7

*Mal di todus
es medyu mal**

* Mal général est
moindre mal.
Extrait du recueil
de Drita Tutunović :
Ya sponto la luna
analysé dans le numéro
40 de la LS, page 17.

siècle, avec essentiellement Moïse Mendessohn pour terminer par la grande époque de l'école allemande contemporaine. C'est encore tout un monde dont l'analyse, même esquissée, dépasserait de loin le cadre étroit qui nous est imparti. Ce qui frappe reste l'unité dans le temps et l'espace, et l'actualité que bien des penseurs de l'Europe moderne trouvaient encore dans une pensée chronologiquement médiévale mais actuelle dans bien des domaines. Cette étude est une éclatante réfutation d'un cloisonnement culturel supposé entre Sefarad et judaïsme franco-allemand. Peut-être l'auteur nous présentera-t-il un jour un tableau du riche judaïsme italien dont Cecil Roth écrivait : "Il n'y a pas eu de pays en Europe où le Juif ait joué un rôle aussi important dans les activités culturelles et où celles-ci à leur tour aient exercé une influence si profonde sur la littérature et la pensée juive." □

Lionel Levy

UNE NOUVELLE SÉVILLE EN AFRIQUE DU NORD : HISTOIRE ET GÉNÉALOGIE DES JUIFS DE DEBDOU (MAROC) I

Les Éditions Élysée, du Québec, sont fort attentives à notre passé sépharade - n'oublions pas qu'il y a plus de vingt mille Juifs orientaux, principalement marocains, installés autour de Montréal, et francophones, cohabitants harmonieusement avec les quelque 150 000 Ashkénazes canadiens, et anglophones -, et comme on a pu le voir à travers l'article dans le numéro précédent (décembre 2001 de *La Lettre Sépharade*) consacré au "Dictionnaire biographique du monde juif sépharade et méditerranéen". Travail qui relevait du bilan de nos richesses culturelles.

Ces éditions avaient publié en 2000 (mais l'ouvrage vient seulement de nous parvenir), avec déjà ce même souci

d'inventaire du passé glorieux du monde sépharade, ce beau livre richement illustré sur "Une nouvelle Séville en Afrique du Nord", sur cette communauté de Debdou, si méconnue désormais, et qui fut naguère si glorieuse. Joseph Cohen Sabban, éditeur et maître d'œuvre

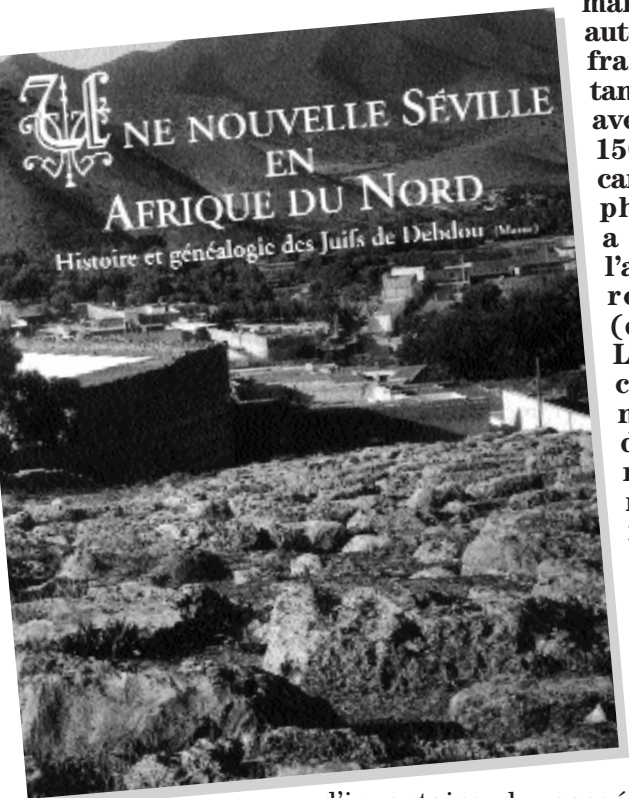
de cet ouvrage, rassemble au milieu d'une riche iconographie divers textes d'auteurs aussi différents que le rabbin israélien Eliyahou Marciano, natif de Debdou, et le pied-noir Maurice Laquière (fidèle à une vocation antisémite connue), le romancier marocain Moulay Abdelhamid Smaili, dont la sympathie pour le monde juif de son pays nous va droit au cœur, et le signataire de ces lignes dont les grands-parents paternels s'étaient enracinés des siècles durant dans la "Séville marocaine", enfin et surtout le pionnier des études debdoubies Nahoum Slouschz, auteur d'une "Étude sur l'histoire des Juifs et du Judaïsme du Maroc" publiée en 1906 et actualisée pour l'occasion. Signalons aussi la plume du préfacier David Bensoussan, de Montréal (et antérieurement de Mogador), lui-même écrivain qui s'est illustré, naguère, par trois volumes de réflexions sur le parcours historique des Hébreux.

On a toujours su que Debdou, petite bourgade marocaine au pied de l'Atlas, avait été peuplée par des Juifs espagnols, mais ce que ce livre nous apprend, c'est que leur exil ne fut pas consécutif à l'Édit d'expulsion de 1492, mais la conséquence des massacres espagnols de 1391, si meurtriers en particulier à Séville (ailleurs aussi, certes, et rappelons qu'à Majorque les Juifs, cette année-là, optèrent collectivement pour le baptême et changèrent de nom en même temps que de religion : on trouve un Ben Xuxen qui deviendra Flor, puisque ce patronyme dit la fleur de lis, en espagnol *azucena*). Qu'ont-ils de particulier, ces Juifs de Debdou ? D'abord, le fait qu'ils furent longtemps majoritaires dans ce bourg, composant en fait les trois quarts de la population. Le père Charles de Foucauld y séjourna en 1883-1884, et y apprit même, dit-on, l'arabe et l'hébreu, ce qui lui permit de traverser le Maroc et de pénétrer les milieux arabes déguisé en rabbin !

Ces gens de Debdou gardèrent farouchement la mémoire de leur ville d'origine, je le sais d'expérience : mon père dont le père était natif de ce bourg m'avait affranchi une fois pour toutes dans mon jeune temps : à Debdou, disait-il, il y a un oued qu'on appelle "Isbilliya", qui est le nom arabe de Séville (et j'ai moi-même publié un petit livre en 1970 intitulé *Isbillia*, si fort était cet attachement). La légende veut que le rabbin qui mena ces exilés de Sépharad - des *megorachim*, qu'on oppose aux juifs autochtones appelés *tochavim* - aux contreforts de l'Atlas, voyant que ce bourg connaissait une grave pénurie d'eau qui allait handicaper la future installation de la tribu, aurait frappé de son bâton un rocher d'où jaillit une source, andalouse, certes, puisque joyeuse et babillarde, et c'est pourquoi encore aujourd'hui, lieu de pèlerinage et d'adoration, Debdou vénère toujours la "source de Séville".

Commerçants et agriculteurs ou éleveurs, les Debdoubis se caractérisaient surtout par leur application à l'étude et à l'écriture de la Torah : beaucoup d'entre eux furent des *Sofer*, des scribes et des rabbins, et ce livre reproduit un de ces fameux *Sefer Torah*, pour certains recueillis et conservés en Israël. L'usage de

I 2000
Éditions Élysée
CP 181 - Succusale
Côte-St-Luc (Québec)
Canada, H4V 2Y4
318 pages
ISBN 0-88545-099-X



l'hébreu était courant parmi cette communauté, comme l'attestent, dans l'iconographie, nombre de pièces juridiques et de *kétoubth* de mariage (nous avons, dans ma famille, conservé un acte de vente de mon grand-père, entièrement rédigé et signé en hébreu). D'ailleurs, à Alger dans les années quarante, comme plus tard à Paris dans les années soixante, il y avait une tradition de rabbins marocains et de savants talmudistes. La science de l'écriture, ce livre entend le montrer, ne fut donc pas l'apanage des seules communautés d'Europe centrale ou de Lituanie. Il y a eu, jusqu'à nos jours, d'appréciables hébraïsants, et même des rabbins miraculeux issus des *mellahs* marocains.

La généalogie proposée dans ce livre, et éta-

blie par Rabbi Eliyahou Marciano, est la plus complète à ce jour, car elle regroupe bon nombre de patronymes autour de quatre grandes familles, de structure pyramidale : les Cohen Scali, les Bensoussan, les Marciano et les Benhamou. Mais on trouve aussi des patronymes affiliés : Anconina, Benaïm, Benguigui, Bensadoun, Bensultan, Marelli et Tordjman. Et bien d'autres branches collatérales. Une petite note biographique complète les tableaux généalogiques que chacun pourra lire avec intérêt, voire avec passion s'il reconnaît, ici ou là, quelque ancêtre en son incertaine pérégrination. Car en définitive, que faisons-nous en nous tournant vers ce passé, sinon suivre à la trace, une fois de plus, les descendants de ces Hébreux qui se définissaient déjà comme le peuple du Passage ? □

Itinéraires exemplaires

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous. Dans ce numéro nous avons regroupé diverses monographies qui répondent bien à l'esprit de la rubrique.

Isaac Karako

FLEUR D'ORTIE I AUTOBIOGRAPHIE

L'autobiographie d'Isaac Karako, obstétricien né en 1930, répond à une question de sa fille : "Qu'est-ce que je suis ? Arabe, Juive ou Française ?" Ou Turque, aurait-elle pu ajouter. Tout cela à la fois...

C'est là que réside pour nous l'intérêt de ce livre préfacé par Henri Nahum, spécialiste des Juifs de Smyrne.

Isaac Karako naît en Tunisie de parents ayant fui Smyrne après les massacres des Grecs par les Turcs à l'avènement de Mustapha Kemal (1923). Judéo-sépharades, le père, Marco, avait brièvement fréquenté l'école de l'Alliance, et la mère, Caden, était analphabète. Comme beaucoup de juifs ottomans, ils furent abasourdis par les conditions de vie moyen-âgeuses de leurs co-religionnaires à Tunis et s'installèrent délibérément à l'écart du ghetto..., sans pour autant frayer avec la bourgeoisie juive tunisienne, sépharade comme eux, et souvent d'ascendance livournaise.

Chez les Karako, la religion est plus affaire de traditions (souvent culinaires) que de spiritualité. Les superstitions sont fortes. Ainsi le jeune Isaac, "miraculé" après une naissance difficile, est-il privé de jouets afin de le préserver d'un regard divin ! Il n'est pas pour autant privé d'amour, loin s'en faut, et s'adapte parfaitement au monde pluri-culturel de la Tunisie d'alors, où

Italiens, Français, Arabes et Juifs cohabitent en parfaite harmonie. Ses parents, qui parlent mal le français sont, eux, beaucoup plus isolés mais unis et anxieux de voir leur fils unique réussir.

A ce propos, l'auteur rapporte que les professions de médecin et d'avocat, si prisées dans notre communauté, étaient les plus facilement "exportables" : on porte son fonds de commerce dans sa tête ! Pour les Karako, la Tunisie n'était qu'un passage... Ils sont d'ailleurs toujours de nationalité ottomane, ce qui leur évite quelques avatars pendant la guerre de 40, et c'est leur fils, devenu Français à l'âge adulte, qui les "mariera" civilement, trente ans après leur union religieuse !

Isaac Karako fait ses études de médecine à Montpellier, et rentre dans "son pays", celui de sa naissance, avec sa jeune épouse. Il exerce dans des zones difficiles, un peu à la manière des "médecins sans frontières" d'aujourd'hui. Favorable à l'indépendance de l'Algérie, il est rattrapé par l'Histoire quelques années plus tard, quand les Français sont supplantés par des Tunisiens dans les postes hospitaliers. La famille s'installe à Paris.

Lorsque sa fille a douze ans, en pleine Guerre des Six jours, elle demande à brûle-pourpoint à son père : "Dis, papa, c'est qui, les Juifs ?" Trop occupé par ses problèmes personnels et professionnels, l'auteur a négligé de transmettre son identité à ses enfants. Il est vrai que pendant 400 ans, en Turquie, cette transmission allait de soi.

Nous sommes nombreux, dans la génération d'après-guerre, à nous interroger sur nos origines, car le vingtième siècle a été celui de la rupture avec les modes de vie précédents. C'est en

I 2001
Bibleurope
50 rue Curial
75019 Paris
190 pages
ISBN 2-911398-74-2

cela que le livre d'Isaac Karako est touchant. Pour moi, c'est plus l'aventure de ses parents que je trouve exemplaire du destin des judéo-sépharades. Celle de l'auteur rejoint celle de millions de rapatriés d'Afrique du Nord, malgré les différences selon les pays d'origine.

Ce couple tendrement uni - et fortement matriarcal - parti de Smyrne sans rien, ne parlant que turc, ladino et grec, est profondément convaincu de sa supériorité sur les Juifs tunisiens arabophones. Leur fils ne peut être qu'un membre de la bourgeoisie juive, à laquelle ils n'appartiennent pas non plus. Ce fils qui devra à un autre exil, vers la France celui-ci, la douleur de ne plus savoir qui il est ni d'où il vient...

Comment se définissent aujourd'hui les petits-enfants de Caden Karako, née à Smyrne vers 1905, et incapable de lire le nom de la rue où habite son fils à Paris ? Si seulement on pouvait affirmer que ces émigrations successives apportent plus qu'elles ne coûtent... □

Brigitte Peskine

Raphaël Marco

ENRACINEMENTS ¹

Raphaël Marco

NOSTALGIE ²

Depuis quatre à cinq ans dans notre milieu, de nombreux récits de vie paraissent : volonté de transmettre une expérience vécue, de mettre par écrit une parole avant qu'elle ne s'éteigne. Cela sans doute parce que nous arrivons en 2002, à la fin des 50 ans nécessaires à la libre circulation des archives et parce que surtout les témoins de l'avant-Shoa et de la Shoa sont maintenant les derniers. Le XXI^e siècle ne commencera véritablement qu'après ceux-là, qui dès lors appartiendront pour nos petits enfants à l'Histoire.

C'est cette tâche que vient d'accomplir Raphaël Marco dans ses deux ouvrages "Nostalgie" et "Enracinements", qui sont en fait deux façons différentes d'aborder une même réalité, la sienne, son histoire. La saga Marco illustre ce que chaque Juif peut raconter sur sa propre histoire familiale. Des situations picaresques ou rocambolesques, des parcours sinueux, des grands-parents et des parents dont les origines entrecroisées ont accompli une sorte de mondialisation avant la lettre : grands-parents maternels judéo-espagnols d'Izmir, grands-parents paternels de Beyrouth et d'Afrique du Nord. Notre narrateur né et élevé en Égypte mais de nationalité libanaise et qui ne connaît pas le Liban. Des oncles, des tantes, des cousins en Amérique du Sud, au Canada, en Australie, en Angleterre.

Regarder un même objet sous plusieurs angles, façon de voir, de comprendre qu'utilisent

les maîtres du Talmud. Tradition avec laquelle l'auteur renoue peut-être sans le savoir. Raphaël Marco est passé de l'oralité à l'écrit à la demande de son fils Jean désireux d'offrir à son petit-fils arrivant au monde, l'histoire familiale dont il est issu. Dans cette insistance nous retrouvons là notre désir, celui de nos enfants comme de nous-mêmes de savoir ce qui nous enracine dans l'espace comme dans le temps pour comprendre qui nous sommes. Cela mais aussi cette question qui nous est chevillée à l'âme et au corps et que les événements du 11 septembre 2001, nous ont encore obligés à nous poser : pourquoi restons nous juifs ? Qu'est-ce qu'être juif ?

Raphaël Marco aura offert à Jean et à ses enfants le cadeau le plus précieux, celui de pouvoir asseoir son identité pour être présent au monde, vivant.

Le second intérêt de ce récit est pédagogique. C'est à mon sens le type d'ouvrage qu'un professeur d'histoire peut utiliser comme illustration de la naissance du communisme en France qui est apparu comme un progrès. Comment un tel mouvement comme la Révolution française est issue non du petit peuple mais bien de la bourgeoisie. Comment pour des raisons de droit, de loi et de justice, auxquelles la tradition juive est sensible, nombreux sont les juifs à y avoir adhéré. Écrit dans une langue claire et déliée qui garde la saveur de l'école de Jules Ferry, enseignée dans les écoles de l'Alliance, ce récit est une photographie représentative de cette époque. La réflexion de l'auteur sur la création de l'État d'Israël comporte aujourd'hui dans le contexte politique actuel une résonance particulière. Les mêmes questions semblent se poser depuis 50 ans.

Dans "Nostalgie" Raphaël Marco raconte l'arrivée successive de 1946 à 1954 des six frères et sœurs et des parents à Paris. Le récit est conduit à la première personne à travers l'œil du petit dernier qui observe les autres membres de la famille. Marco utilise un procédé littéraire intéressant qui fait ressortir ce sentiment diffus que celui que nous sommes aujourd'hui n'est pas celui que nous étions hier de sorte que, lorsque la parole fait revivre l'enfant ou l'adolescent que nous avons été, c'est comme s'il s'agissait d'une autre. Le narrateur nous transmet cette étrangeté en passant du "je" au "il", parfois dans une même phrase.

Dans "Enracinement", le même récit est repris mais en se plaçant du point de vue de chacun des frères et sœurs, par le truchement de lettres qu'ils auraient écrites. Ce deuxième procédé littéraire est également intéressant dans le chassé-croisé des idées et des sentiments des frères et sœurs sur un même sujet.

Malgré la qualité certaine de la langue, le livre n'est pas dans l'ensemble un grand moment de littérature mais un magnifique témoignage. Cependant la première page de "Nostalgie" est une anthologie de la réminiscence, une madeleine proustienne orientale.

Doubler une leçon d'histoire d'une leçon de beau français, n'est-ce pas une gageure intéressante pour un professeur ? □

Jacqueline Baran

¹ 2001

Manuscrit.com
Édition numérique
5 bis rue de l'asile
Popincourt
75011 Paris
Fax 01 48 07 50 10
www.manuscrit.com
contact@manuscrit.com
183 pages
ISBN : 2-7481-0693-X

² 2001

Manuscrit.com
Édition numérique
5 bis rue de l'asile
Popincourt
75011 Paris
Fax 01 48 07 50 10
www.manuscrit.com
contact@manuscrit.com
158 pages
ISBN : 2-7481-0252-5

LA MÉMOIRE SOUS LA CENDRE

Une confession-témoignage

Spécialiste du marranisme, Haym Yossif Yerushalmi écrivait dans son "Le Moïse de Freud" :

"J'estime que la concordance entre l'individu et la masse est presque parfaite sur ce point. Dans les masses aussi l'impression du passé se conserve dans les traces amnésiques inconscientes".

Depuis des siècles de telles traces habitent en effet l'inconscient d'une part importante des peuples espagnol et portugais. Notre amie Mathilde Gini de Barnatan, animatrice de l'émission culturelle Sépharade à Radio Madrid, avait recueilli de nombreux et touchants témoignages dont nous nous étions faits l'écho. Des hommes politiques espagnols, portugais, brésiliens ont publiquement confessé leur origine de conversos. Mais ici, avec la confession de Violette Germanaud née Novo, nous avons affaire à une femme de la troisième génération de la diaspora espagnole républicaine en France, profondément intégrée à la France par sa naissance, son mariage, sa culture. Comment ce double barrage d'assimilation forcée puis volontaire dans les siècles aura-t-il cédé aux interrogations de plus en plus pressantes suscitées par une quête identitaire, sourde puis précise ? Nous vous livrons ce témoignage dans sa sincérité, nous dirions dans son émouvante nudité. Il nous aide à comprendre l'histoire et sa durée.

ANUSIM SFARAD

Je voudrais commencer cet article par un passage d'une conférence de Lionel Lévy au sujet de *La Nation Juive Portugaise*.

"J'ai vu que l'histoire formait un seul espace, malgré les efforts d'auteurs des siècles derniers qui l'avait tronçonnée et, sous prétexte de grandir les patries, amoindrissaient l'humanité. De même j'appris que le temps formait un tout selon cette pensée de Toynbee qu'aimait à citer Braudel : "Les siècles qui nous séparent de Christophe Colomb sont un clin d'œil de l'histoire".

Voici mon histoire, conséquence directe de l'Histoire de l'Espagne et de l'Inquisition.

C'est difficile de commencer, de raconter et pourtant un jour, cela devient nécessaire, voire indispensable à plus d'un titre.

Au commencement, il y eut une rencontre, celle de l'hébreu. Je désirais lire les Écritures dans le texte. Étude merveilleuse de cette langue qui m'ouvrait un univers totalement nouveau. La fascination des lettres, des mots.

Puis il y eut le jour où j'appris le sens du mot et du préfixe "el". Aussi incroyable que cela puisse paraître, c'est ainsi qu'a commencé cette histoire qui est la mienne.

Ce jour là, j'ai entrepris de mettre en relations les prénoms de ma famille : Eleuterio, Léon, Eléonore. Ensuite j'appris que mon arrière grand-père se prénommaient Moïses. Ce fut le début d'une aventure qui dure encore. S'arrêtera-t-elle ?

Je viens d'une famille espagnole et n'ai reçu aucune éducation religieuse de quelque nature

que ce soit. Excepté le fait que mon grand-père maternel était mort durant la Guerre Civile, je savais très peu de choses concernant le passé espagnol des deux familles. Mes grand-parents, comme tant d'autres émigrés ont joué la carte de l'intégration totale dans leur pays d'accueil, la France.

Il y a quatre ans, en 1998 j'ai donc commencé ma recherche généalogique. Ces hasards au sujet des prénoms m'avaient troublée. Avais-je des ancêtres juifs ? Ce passé dont je ne savais rien était-il caché plus loin et plus profondément qu'il n'y paraissait ?

En même temps, je commençais d'étudier et de lire avec boulimie tout ce qui concernait le judaïsme. Il fallait que j'apprenne, je DEVAIS apprendre, non seulement pour moi, mais aussi pour être capable de transmettre quelque chose à mes enfants. Car, au fil des jours, j'étais de plus en plus convaincue que cette éventualité était fondée. Pourquoi ?

J'interrogeais mes souvenirs en premier. Certaines choses commencèrent à se mettre en place, lentement.

Je revis alors ma mère se livrant à un ménage phénoménal, à certaines périodes que j'ai identifiées maintenant, sortant sa vaisselle propre pour la nettoyer. A mes questions, elle répondait : "Il faut bien le faire, non ?" C'était autour de *Pesah*. Et mes questions à mon père : "Qu'est-ce qu'il y a comme problème avec les Juifs, qu'ont-ils fait ?"

J'étais toute petite. Ou encore mon père se moquant de "la fameuse trinité" ; disant que la semaine commençait le dimanche.

Toutes ces choses, des "hasards" encore, sans doute.

Je continuais de répertorier et de mettre en forme mes indices. Les lieux de vie de mes ancêtres, Valladolid, Peñafiel, Guadalajara, Sigüenza, Cuenca, Cañete, correspondent tous à des endroits ayant eu des communautés juives.

Au gré de mes découvertes généalogiques, j'inventoriais mes patronymes : Moreno, Perez, De Francisco, Benavente, Rozas, Franco, Da Peña Gutierrez. Mon accès à internet m'avait bien sûr conduite sur les sites de généalogie sépharade, je n'eus donc aucune peine à identifier ces noms comme étant d'origine sépharade.

J'interrogeais ma mère, je lui montrais un livre de judéo-espagnol acheté peu auparavant. Elle connaissait de nombreux proverbes en ladino mais également le *Birkat Amazon* court, dit par les femmes. Pouvait-on encore parler de hasard ?

Je continuais de lire tout ce qui me tombait sous la main. Un jour j'achetai le livre de Lionel Lévy : "La Nation Juive Portugaise" 1591-1951. Chez nous, j'avais toujours entendu dire que la famille venait peut-être du Portugal. Quelle ne fut pas ma surprise d'y découvrir quelques noms portés par certains de mes ancêtres ! Notamment ce patronyme Da Peña Gutierrez. Quel trouble ce jour là ! Récemment, j'ai contacté Lionel Lévy à ce sujet. Un échange de courrier très amical et chaleureux de sa part n'a pas

¹ Le nombre et l'expression sont de l'Ambassadeur Lequerica lui-même dans sa dépêche au Ministère des Affaires Étrangères, datée du 8 novembre 1940. C'est sur ce nombre, auquel il faut ajouter "un millier dans les consulats de province" (Haim Avni) que s'appuieront, à tort ou à raison, toutes les études d'après-guerre. Mais ces "possesseurs de documents espagnols en règle" ne sont pas forcément détenteurs du passeport Primo de Rivera ou autre document leur conférant la nationalité espagnole. C'est ainsi que les historiens Marquina et Ospina dénombrent pour leur part 200 juifs inscrits au Consulat de Paris, page 227 de leur *España y los Judios en el siglo XX*. (Espasa. Universidad), apparemment, les seuls détenteurs du passeport Primo de Rivera. Les représentants officiels et autoproclamés de la communauté judeo-espagnole de Paris corrigeront également les évaluations, évoquant, pour leur part, 300 judéo-espagnols possédant le passeport Primo de Rivera, et arguant de ce faible chiffre pour faire fléchir Madrid lors des plaidoiries en faveur des rapatriements.

pu mettre en évidence de liens familiaux pour l'instant.

Cet échange m'a cependant permis de constater que ma recherche était non seulement prise en considération, mais également encouragée. Je dois à son intervention cet article qu'il m'a demandé de rédiger si je le souhaitais.

Lors d'un séjour en Israël, je me ruais au Beth-Hatefutsot de Tel-Aviv (musée de la diaspora). J'avais collecté le plus de renseignements possible avant mon départ. Là, en rentrant mes patronymes dans les ordinateurs, j'ai reçu neuf réponses positives sur dix. Choc. Émotion. Même si l'on "sait" au fond de soi-même, le jour où l'on voit les choses se matérialiser d'une manière ou d'une autre, on ne peut qu'être émue.

De retour en France, je prévins ma famille de mes trouvailles. Jusqu'alors, les miens devaient penser que j'affabulais. Et moi donc ? Aujourd'hui encore, je me la pose cette question : "Ai-je la berlue ? Est-ce que je ne fais pas de relations exagérées ?" Car je n'ai toujours pu découvrir de documents officiels de la judaïté de mes ancêtres. Pour l'instant mes recherches me conduisent au XVIII^e siècle. C'est tellement difficile. Les archives ont brûlé à Cuenca, par exemple. De très nombreux documents ont été détruits par l'Inquisition et toutes les guerres successives. La mise en place de l'état civil ne s'est faite que tardivement en Espagne, 1871 en général. Dans ce pays la méfiance reste grande concernant les questions relatives aux juifs. Pour de nombreuses personnes ce passé est à mettre aux oubliettes. Sauf que pour les juifs, ce passé reste fondamental dans ce qu'il continue de véhiculer : de très nombreuses familles juives sépharades ont un passé à Tolède ou ailleurs.

Ma famille, vous disais-je. Ma mère a été et reste très enthousiaste. Mon père est dérangé de ce que je découvre. Mon frère s'en moque éperdument, et ma sœur, Dieu merci, me fait confiance. Quant à mon mari, le premier choc passé, il accepte très bien non seulement cette recherche, mais aussi mes études qu'il considère comme tout à fait légitimes maintenant. Pour mes enfants aussi les choses ont été difficiles : cette maman qui changeait les habitudes de la maison, qui partait à la recherche de son histoire, ce n'est pas facile à vivre pour des enfants. J'ai dû trouver les ressources nécessaires en moi pour que la dimension juive soit intégrée dans notre vie. C'est toujours d'actualité du reste. Cependant maintenant ceci fait partie de ma vie, et j'ai une réelle responsabilité au regard de mes enfants. J'espère réussir à leur montrer que cet engagement est facteur d'harmonie.

Je n'aime pas le mot de "marrane", je préfère celui d'*anusim* ou *anousim*. Ce mot me semble étrange, tout comme l'identité qui s'y rattache. En effet, pour mes amis non-juifs, je me suis éloignée et je suis juive, au moins dans ma tête. Pour d'autres amis juifs, je ne fais pas partie du peuple d'Israël. Éternelle errance ?

Israël aussi est en perpétuelle errance, non ?

Ce voyage en Israël fut un réel bonheur à plus d'un titre. Je suis tombée follement amoureuse de ce pays, je m'y suis sentie protégée et chez moi. Ma deuxième fille, en me revoyant, a dit à son papa : "Maman, dans deux ans, elle y retourne." Je ne l'ai pas encore refait, ce voyage, mais il est certain que j'ai fait mienne cette phrase que l'on dit pour *Pesah* : "L'an prochain, à Jérusalem !" □

Violette Germanaud

² Marquina/Ospina : op. cit. page 191. La LS aimerait recueillir les témoignages des survivants ou descendants de ces rapatriements et les publier (en respectant l'anonymat).

³ Voir, du même signataire, l'étude parue dans la LS 38.

Etude

LA NUIT DE LARMES DU 25 NOVEMBRE 1943 A PARIS

Les juifs espagnols, référencés comme tels au Consulat Espagnol de Paris - 2 000 sujets *con documentos españoles en regla*¹ sur les 35 000 *sefardis* alors en France - avaient été plus ou moins informés, par voie d'affichette dans le hall du Boulevard Malesherbes, laissant à la rumeur le soin de colporter la mauvaise nouvelle : la protection dont ils avaient bénéficié depuis le recensement d'octobre 1940 - pas d'arrestation en tant qu'espagnols, pas de déportation, pas d'étoile jaune, pas de confiscation de leurs biens d'ailleurs administrés par la Chambre de Commerce Espagnole - s'achevait.

En effet, l'Ambassade d'Allemagne à Paris avait informé, le 26 janvier 1943, les instances

diplomatiques "protectrices" qu'à partir du 31 mars 43, les ressortissants juifs des pays neutres ou alliés devaient ou bien quitter le territoire français ou bien subir les mesures imposées aux autres juifs vivant en France. Le consul - désormais Alfonso Fiskovitz qui a succédé en mars/avril 43 à Bernardo Rolland, "débarqué" à la demande des Allemands - ne pourrait plus rien envers ceux qui ne "rentre- raient" pas en Espagne.

Pure formule : ne rentre pas qui veut, fût-il possesseur de *documentos españoles*. Les chiffres, dérisoires, de rapatriés bientôt prouveront : 79 le 10 août 1943 par Hendaye, un deuxième groupe (nombre non précisé), organisé par le consulat de Toulouse, franchissant la frontière par Cerbère le 1er octobre, un troisième groupe, 33 *sefardis*, composé par les consulats de Perpignan et Marseille, et cautionné par l'Ambassadeur Lequerica,² passant les Pyrénées fin octobre.

Total : au moins 112 privilégiés, détenteurs, apparemment, du fameux passeport

dit Primo de Ribera.³ Dont 80 Parisiens, sur 314 juifs¹ que la Préfecture de Police, et par voie de conséquence, la section anti-juive de la Gestapo, a dûment recensés comme dotés de la nationalité espagnole, telle qu'elle figure sur la carte verte d'étranger. Pourtant, la *Camara de Comercio de España* à Paris enregistrera, au cours des années d'occupation, 124 membres *sefaradis*, dont on peut supposer qu'ils sont tous des chefs de famille. Évaluons ces familles comme composées de trois, quatre ou cinq personnes. Ce qui laisse induire que le nombre de judéo-espagnols enregistrés au consulat pourrait se tenir, au bas mot, entre 250 et 500. Et ce, en ne tenant compte que de ceux d'entre eux qui sont commerçants, et parmi ceux-ci, détenteurs d'un Registre du Commerce. Ce qui laisse induire que bon nombre de judéo-espagnols ne se sont pas présentés au recensement.

Le reste des 314 juifs enregistrés lors du recensement d'octobre 1940, soit 234, en principe, prendrait ses risques s'il n'entraînait pas en clandestinité.

Après un délai de grâce, - au cours duquel Pierre Laval joue un certain rôle positif pour ne pas entrer en conflit avec les pays neutres représentés à Vichy, avant de s'incliner le 23 novembre,² - le coup s'abat dans la nuit du 25 au 26 novembre 1943. Les agents-capturs de la Préfecture de Police, sur injonction allemande, et malgré une réponse dilatoire du Préfet de Police, frappent brutalement aux portes de familles juives hongroises, italiennes, suisses, portugaises, suédoises, danoises, finnoises. Et espagnoles. Un total, toutes nationalités confondues, de 275 arrestations. Sur le chiffre de judéo-espagnols arrêtés, 50 inscrits au Consulat d'Espagne à Paris avaient déjà commencé leurs formalités de rapatriement.³

Faites les comptes ; on peut supposer, eu égard à la méticulosité bureaucratique allemande en la matière s'en tenant aux seuls noms du fameux Fichier, que la liste des arrestations réclamées à la Préfecture de Police³ se montait, en principe, à 314 moins 80 rapatriés. Évaluons le nombre d'arrestations réalisées à une centaine. Donc plusieurs dizaines de judéo-espagnols (quelque 130 ?) auront échappé, par chance, par précaution, par clandestinité.⁴ On en trouvera quelques-uns le lendemain matin, les traits tirés, le visage en larmes, se pressant dans le hall du Boulevard Malesherbes qu'ils ont franchi, non sans appréhension, sous l'œil goguenard d'un inspecteur qui, sur le trottoir, mégot aux lèvres, et gabardine miteuse, surveille les allées et venues et prend des notes. Le Consulat, transformé en bureau des pleurs l'espace d'un matin, ne réagit apparemment pas.

Car, de ces Espagnols emmenés dare-dare à Drancy, seuls seront libérés quelques-uns, le 25 février 1944, sur l'intervention, apparemment dirigée de ses supérieurs, et bien tardive, du consul Alfonso Fiskovitz, sous condition qu'ils soient immédiatement mis dans un ou deux wagons pour l'Espagne, ce qui sera promis. Apparemment, les 23 libérés référencés par Klarsfeld le 25 février, dans son Calendrier. Et qui seront incorporés dans une double liste de

demandes de visas - 36 au total - présentée par le consul Fiskovitz à l'Ambassade d'Allemagne. Acceptation accordée... le 26 juillet 44 alors que les voies ferrées entre la région parisienne et les Pyrénées (où se trouve retenu, en juin 44, un groupe de 73 *sefaradis*, pourtant dotés de visas d'entrée en Espagne) sont au cœur des combats pour la Libération...

Entre temps, plusieurs dizaines des judéo-espagnols arrêtés la nuit du 25 au 26 novembre ont été déportés sans que les Allemands en aient averti le consul. Dans deux convois : le 66 du 20 janvier suivant pour 46 d'entre eux, le 67, du 3 février suivant, pour "une trentaine d'autres".⁵ Chiffres à incorporer dans le nombre total de déportés classés espagnols : 145.

Qui étaient-ils ? Comment s'appelaient-ils ? Telle était notre motivation en entreprenant cette mini-étude. Echec. On sait qu'à partir de juillet 43, Brüner avait décidé de supprimer, sur les listes de déportation, la nationalité des déportés, considérant qu'il ne fallait retenir que le seul critère de juif. En revanche, cette nationalité était inscrite au Bureau des Entrées du camp, et c'est à partir de ces fiches d'entrée que le commandement juif de Drancy a pu transmettre après la guerre des chiffres par nationalités.⁶

Or, l'espoir de retrouver ces noms, par déductions reposant sur les lieux de naissance, ou sur la consonance, est fallacieux. Un décompte "au doigt" des listes de déportés des deux convois impliqués ne donne lieu à aucune satisfaction intellectuelle qui soutiendrait la mémoire due aux malheureux. On trouve, en effet, dans le premier convoi, par exemple, 42 Saloniciens et 56 Constantinopolitains. Sans parler des natifs d'Andrinople, de Rustchuk ou de Smyrne. Et le deuxième convoi comporte 30 Saloniciens et 25 Istambouliotes. Grand total : 153. Donc deux fois supérieur au chiffre des déportés enregistrés comme de nationalité espagnole.

La réponse ne semble pas se trouver "toute faite" dans les archives de la Préfecture de Police. Un spécialiste que nous avons interrogé - Jean-Marc Berlière, auteur de plusieurs ouvrages en la matière - nous a aimablement répondu qu'il faudrait procéder... fiche par fiche ! Ou, à la rigueur, fournir aux Archives de la Préfecture de Police des noms de supposés arrêtés pour confirmation ou non. (et pas le cheminement inverse, pour respecter les lois en vigueur sur la préservation des personnes). La réponse est-elle dans celles du Consulat d'Espagne, à Alcalá de Hénarès, le consulat de Paris ayant probablement eu connaissance de ses *subditos* arrêtés ?

Mais d'ores et déjà, une question intrigue : pourquoi les espagnols libérés le 25 février 44 se trouvaient-ils encore à Drancy deux mois après leur arrestation alors que 76 autres avaient été déjà déportés ?

Comment expliquer cette partition entre déportés immédiats et futurs libérés ? Haïm Avni déclare n'avoir rien trouvé, sur ce point, dans le rapport rédigé par le consul Fiskovitz sur son action en France et déposé aux Archives du Ministère des *Asuntos Exteriores*.⁷ Claudine Cohen-Naar qui a bien voulu relire le présent

¹ Une note datée du 15 septembre 1941, émanant apparemment de la section anti-juive de la Gestapo à Paris, et destinée au consul Schleier, évoque 314 juifs espagnols déclarés à la Préfecture de Police. Six jours après, une nouvelle note, dactylographiée comme la précédente, et émanant du consul Schleier à destination du Ministère des Affaires Étrangères à Berlin, et visiblement appuyée sur la note du 15 septembre, cite le chiffre de 304. De toute évidence, il y a une erreur de frappe dans l'un des deux documents (CDJC, VI, 126 à 129). Il y a donc, dans le présent article, une marge d'erreur de plus ou moins 10 dans les chiffres déduits consécutifs. On retiendra surtout les ordres de grandeur.

² Voir le fascinant article de Claudine Naar-Cohen, in *Revue de la Shoah*, N° 169. L'acceptation du maquignon est compensée par une assurance selon laquelle les Juifs français ne feraient pas l'objet d'arrestations.

³ Haïm Avni : *España, Franco y los Judios* (Altalena) Œuvre de référence, page 140.

⁴ La LS adresse un appel aux témoignages des survivants.

⁵ Ces précisions proviennent d'une lettre pathétique, et annonçant sa prochaine déportation si le consul n'agit pas illico, écrite à sa fille Claudine par madame Naar, arrêtée avec son mari dans la nuit du 25 novembre, tandis que Claudine et sa sœur s'échappaient de justesse.

⁶ Klarsfeld explique très bien tout cela dans le "Mémorial". S'y référer.

⁷ Avni : op. cit. page 142.

¹ Marquina et Ospina, page 185.
Et Haim Avni, page 136.

article, et dont le père, pourtant possesseur du passeport dit "Primo de Rivera" a été déporté avec son épouse, tous deux arrêtés cette dramatique nuit du 25 au 26 novembre, émet une hypothèse : "le gouvernement de Franco ne voulait pas de juifs sur son sol. Peut-être croyait-il que Berlin n'oserait pas déporter des sujets espagnols. Car c'est seulement après la première déportation que l'Espagne a réagi". Pour sa part, l'historien espagnol Antonio Marquina s'est montré sévère dans un article de *El País*, 1er avril 1985 qu'on ne lit pas sans gêne d'ailleurs : "Franco a empêché l'entrée en Espagne de 5 000 juifs qui avaient leurs papiers en règle. Ils étaient espagnols comme les autres. Sa politique fut cynique et obstructrice".

Ce distingo dramatique résultait-il de subtilités entre *subditos* et nationaux que les Allemands exigeaient mais dont le Consulat ne

faisait pas forcément une condition *sine qua non* de rapatriement ? Le Consulat, en effet, avait obtenu de Berlin, le 30 avril 1943, l'autorisation d'accorder des visas à 90 "protégés espagnols" bien que non pourvus du passeport "Primo de Rivera". Victoire qui étonna et stimula le consul Fiskovitz au point qu'enhardi, il réclama alors l'extension de cette autorisation à "ceux qui ayant obtenu la nationalité espagnole par décrets avaient néanmoins omis, par ignorance ou négligence, de s'inscrire au Registre Civil du Consulat".¹ Échec. Mais ces deux tentatives, mettant entre parenthèses toute argutie sur la nationalité *de jure* ne prouvaient-elles pas qu'avec un peu de pugnacité, le consul Fiskovitz aurait pu énergiquement intervenir pour faire libérer, dès le matin du 26 novembre 43, ceux qui seraient déportés deux mois plus tard ? □

F. E

Revue

² Kharalambos Vouroutzidhi
Χρονικά - Cronica, Revue de judaïsme grec, Novembre - Décembre 2000 - p.11-22
odos Voulis 36
GR 105 57 Athènes
e-mail : hhkis@hellasnet.gr
site : www.kis.gr
Sans ISSN.

³ L'auteur appelle la synagogue "Kal Cabol" terme pour le moins surprenant. Peut-être s'agit-il d'une erreur de transcription pour Kal Gadol "Grande Synagogue" ? Cela est plausible car ce genre de modification est fréquent dans le texte. Ainsi la grande école fondée au XIXe est désignée sous le nom de Talmud Tohar, sans doute pour Talmud Tora.

■ Cronica 170²

Chronique de la Communauté juive de Serrès

Serrès, ville de Macédoine sur la route de Salonique à Drama, posséda jusqu'à l'occupation bulgare de 1941 une communauté juive. Si l'on en croit les traditions, elle s'y serait installée dès la période romaine. Du moins, avec le rabbin de Tudèle, Benjamin, nous avons un témoignage sûr de sa présence au XIIe siècle. Cette population romaniote, c'est-à-dire hellénophone, fut déplacée à Constantinople sur ordre du Sultan Bayazit II (vers 1453-1456) où sous la dénomination de *sürgünlülü* (déplacée de force) elle se regroupa dans le quartier de Balata autour d'une synagogue qui fut détruite par un incendie au XIXe siècle.

Des Ashkénazes chassés de Bavière en 1470 vinrent s'installer dans la ville, précédant de quelques années les premiers expulsés d'Espagne dont les noms, pour le moins célèbres, nous sont restés : Abulafia, Gategno, Abravanel, Almoslino, Benveniste, etc. Nous avons même des renseignements fort précis : 280 personnes d'origine ibérique choisirent Serrès comme refuge. Ultérieurement, des familles provenant d'Italie et de Sicile comme les Venezia, Bonafiglia, Bonomo et même d'Afrique, comme les Kabili, Alcheich, vinrent compléter une communauté à forte majorité séfarade dont l'espagnol fut parlé, au cœur de cette Macédoine ottomane puis grecque, jusqu'à la seconde guerre mondiale. Le premier lieu d'installation, comme dans de nombreuses autres villes, pour les nouveaux arrivants, fut le Kastro, le château. Le quartier juif y pris le nom turc de *Yahudiler Havlisi* "la Cour des Juifs" ou *Saranda*

Ondadhès. Ce nom est sans doute dû au fait que les maisons de bois étaient réparties autour d'une large cour. Au XVIe siècle, il est intéressant de savoir que la population juive représentait 3,8 % de la population chrétienne. Au XVIIe, malgré deux épidémies de peste qui font globalement près de vingt mille victimes, la communauté juive se maintient sur les lieux sans que son effectif varie considérablement. À Serrès, comme à Salonique après 1655, la vague messianique déclenchée par Sabbataï Tsévi de Smyrne se conclut par des conversions à l'islam. Déjà la frange savante de la population où se distinguent des familles telles que les Amon et les Ovadia se plonge dans l'étude de la Cabale, tradition qui sera respectée jusqu'en 1870, avec l'analyse du Zohar chaque samedi.

La construction d'une nouvelle synagogue, à la fin du XVIIIe siècle est l'indice de l'état florissant de la communauté en rapport avec le développement économique de la ville elle-même, dans laquelle il ne semble pas s'être produit de troubles intercommunautaires marquants. Cette synagogue érigée sous la direction du rabbin Abraham Stroussa à la place de l'ancien bâtiment qui menaçait ruine est remarquable sous bien des aspects. On dit qu'elle était plus grande que l'église d'Aghia Fotini, sa voisine, et qu'elle pouvait contenir jusqu'à 2 000 personnes ! Le rabbin avait accès à la chaire située au centre de l'édifice par un escalier de quinze marches et dominait l'assistance du haut des trois mètres de cette chaire circulaire artistiquement décorée de paysages et des noms admirablement calligraphiés des bienfaiteurs de la communauté. Des symboles cabalistiques se retrouvaient dans la conception de l'édifice tels les 26 fenêtres (le total des quatre lettres du tétragramme divin).³

Les conditions économiques favorables attirèrent de nouveaux venus à Serrès et l'ancien

quartier sis au cœur de la vieille ville éclata. Il est intéressant de rappeler une anecdote qui n'est pas sans surprendre : en 1850, dans le nouveau quartier israélite d'Arabajilar, il fut décidé d'édifier un lieu de prière, ce contre quoi les rabbins de la synagogue s'opposèrent en prétextant le morcellement du culte et donc la perte de l'unité communautaire. Toutefois, le lieu de culte fut élevé, mais il ne pouvait fonctionner faute des rouleaux de la loi nécessaires. Pas question que la synagogue centrale les fournisse : les responsables d'Arabajilar les volèrent donc, entraînant ainsi un schisme qui troubla les rapports intracommunautaires durant bien des années.

Autre particularité de la population juive de Serrès, son amour de la musique orientale. La communauté a eu de grands chantres comme Joseph Amariglio, Rabbi Abraham Matalon ou Haim Abraham Bueno. Tous les vendredi, jour sacré chez les musulmans, les juifs amateurs de musique se donnaient rendez-vous dans les *téké* (monastères) des derviches Mevlévi pour assister à des concerts fréquentés par tous les mélomanes de la ville.

Du XVI^e au XIX^e siècle la communauté juive de Serrès se distingua par son haut niveau culturel et spirituel. On ne compte plus les rabbins qui s'illustrèrent par leur savoir, leurs talents musicaux, leurs qualités d'interprètes de la Loi. Il suffit de citer le "flambeau qui éclaire le monde", R. Joseph Taitaçak (mort à Salonique en 1565) et le "Cèdre du Liban", Rabbi Salomon Ha-Chironi qui vécut sous le règne de Soliman le Magnifique. Ces hommes rédigèrent des ouvrages restés célèbres dans les communautés sépharades. En 1863, le rabbin Menahem Ha-Cohen Ben Arbout se rendit à Istanbul sur invitation du Sultan Abdul Aziz et du Grand Vizir, Fouad Pacha, pour décider du remplacement du Grand Rabbin de l'Empire, Jacob Avigdor.

En 1839 la communauté est forte de 800 personnes. Elle dispose de sa synagogue, de vingt chantres, d'une école et de deux enseignants pour 74 élèves et son système postal est parfaitement organisé. En 1883, la population ayant atteint le chiffre de 995 âmes se répartit entre deux quartiers dotés chacun de sa synagogue et de son école. Y est enseigné l'hébreu. Depuis le XVI^e siècle d'ailleurs, l'hébreu était enseigné à l'école pour les plus pauvres et à domicile par des précepteurs privés pour les plus riches. L'étude de la Bible, du judéo-espagnol, de l'arithmétique et du grec faisait partie de l'enseignement traditionnel. Au milieu du XIX^e siècle est créé le *Talmud Tora*, de vastes dimensions, où à l'étude de l'hébreu, de la Bible, du judaïsme, du grec s'ajoute celle du français et du turc. Au début du siècle dernier les écoles fonctionnaient grâce aux dons du baron Ed. de Rothschild. En 1906 la communauté compte 1420 personnes. En 1901 dans le plus ancien des quartiers juifs, celui de *Saranda Ondadhès*, fonctionne une école de l'Alliance avec 145 élèves qui fermera ses portes au moment de l'occupation bulgare de 1912.

Les Juifs de Serrès se livraient au commerce de produits agricoles et industriels, principalement du coton, de l'anis, de l'opium et des

céréales. Quelques-uns avaient embrassé une profession libérale. Ils étaient médecins, pharmaciens ou avocats. D'autres géraient les biens des dignitaires turcs qui vécurent dans la ville, en contrôlant le commerce et la circulation de l'argent moyennant des titres de crédit. Parmi ces derniers, certains acquirent une position d'exception dans la société de Serrès : Menahem Simantov, consul du Royaume d'Italie, Vital Moïse Faraggi, avocat et administrateur de la Direction Générale des Tabacs de l'administration ottomane, Mouchonachi Faraggi, consul d'Autriche-Hongrie. Le développement économique de la ville est en grande partie dû au fait qu'elle appartenait à un vaste ensemble coiffé par l'administration ottomane unificatrice : tous les ans, fin mars - début avril - avait lieu une foire commerciale où se retrouvaient des marchands de Bulgarie, de Serbie, d'Albanie, de Valachie, de Moldavie, de Thessalie, d'Autriche-Hongrie et même de Russie. Attirés par cette vitalité du marché de la ville, les grands bourgeois saloniens, tel les Ghedalia, Errera, Bensussan, Florentin fondent des établissements où ils écoulent la marchandise arrivée de l'étranger par le grand port macédonien. Mais cette prospérité des grandes familles, à Serrès comme dans la plupart des autres communautés juives, ne doit pas masquer les difficultés auxquelles la grande masse de la population juive est confrontée. Cette population qui bénéficie de l'entraide communautaire a des occupations professionnelles moins rentables : ses membres sont fripiers, blanchisseurs, porteurs etc.

Comme toutes les communautés de quelque importance, celle de Serrès possédait son hôpital et ses associations à but social. La vie culturelle se développa au XVIII^e siècle autour d'un mouvement dénommé *Los Vente y Dos* dont les membres appartenant à la bourgeoisie israélite organisèrent des associations telles que "Les Amis de l'éducation", "Les Amis de la Bibliothèque" etc. Un café fréquenté par "l'élite" de la communauté fut même créé. Enfin, plus récemment ce sont trois Juifs, Menahem Simantov, Azaria Ovadia et Samuel Kambyli qui introduisirent le cinéma dans la ville.

Mais avec les guerres balkaniques s'ouvrent pour les habitants de Serrès en général et les juifs en particulier, une période de ruines et de souffrances. Le 28 juin 1913 les Bulgares bombardent la ville. Le vieux quartier juif est détruit : la synagogue, la bibliothèque, l'école, l'hôpital, les maisons anciennes, tout est réduit en cendres. Les Israélites trouveront refuge dans des communautés proches comme celles de Salonique, de Drama mais aussi plus éloignées telles que celle de Sofia. Ceux qui restèrent s'établirent *extra-muros* dans le quartier plus récent qui avait été épargné où l'école de l'Alliance rouvrit ses portes pour fonctionner jusqu'en 1930. Jusqu'en 1917, date de la seconde occupation bulgare, la communauté tente de reprendre un rythme de vie qui n'est que le pâle reflet de ce qu'elle fut. Avec cette seconde occupation le nombre des habitants juifs se réduit encore.

La troisième occupation bulgare survient au printemps 1941. Alliés des Allemands, les Bulgares entrent dans la ville et demandent aux juifs de changer de nationalité, ce que ces derniers refusent catégoriquement. À partir de ce moment, ils sont contraints de porter l'étoile et d'avoir toujours avec eux leur carte d'identité jaune, indiquant expressément en grec et en bulgare qu'ils étaient israélites. Dans la nuit du 3 au 4 mars 1943 les juifs de la ville furent rassemblés comme le furent ceux de Drama, Kavala, Xanthi, Komotini et Alexandroupoli. Cette nuit-là, après avoir posté un garde à la porte de chaque maison juive, après avoir éclairé les rues *a giorno* et placé des mitrailleuses sur les places du quartier, les Bulgares donnèrent à chacun quinze minutes pour rassembler ses affaires. 476 Juifs furent ainsi rassemblés et regroupés dans un entrepôt de tabac où ils furent tenus au secret durant une semaine, souffrant de la faim et de la soif sans que leurs concitoyens chrétiens ne soient autorisés à leur venir en aide. Enfin ils furent conduits à la gare où avec 19 Juifs de Zikhni, entassés dans des trains, ils furent dirigés sur les camps de Gorna Tzoumaya et de Doubitsa. Les 18-19 mars, ils arrivèrent à Sofia et de là furent menés au port de Lom où ils devaient être chargés sur des bateaux devant gagner Vienne. On ne sait pas exactement ce qu'il advint des Juifs de Serrès. Certains pensent qu'ils furent noyés dans les eaux glacées du Danube. Selon l'auteur, c'est sur le "Tsar Dushan" qu'ils atteignirent Vienne d'où ils furent conduits en train jusqu'à Katowice en Pologne où 1096 familles de Serrès et de la Macédoine Orientale furent exterminées. Trois personnes qui étaient absentes de Serrès au moment de la rafle de la nuit du 3 au 4 mars furent les seuls rescapés de ce drame. □

Bernard Pierron

¹ E. Chékimoglou
Χρονικά - Cronica, Revue
de judaïsme grec,
Mai - Juin 2001 - p.16-17
odos Voulis 36
GR 105 57 Athènes
e-mail : hhkis@hellasnet.gr
site : www.kis.gr

■ Cronica 173¹

Banques et banquiers juifs de Salonique

En 1850 s'ouvrait à Salonique la banque d'Avraam Sabétaï au capital social de 800 000 Francs français et dont le chiffre d'affaires atteignit 2 000 000 de FRF. Elle avait des annexes à Janina, Larissa et était en rapport avec Smyrne, Vienne, Gênes, Marseille et Londres. La maison Tiano possédait à la même époque une succursale bancaire à capital social de 150 000 FRF et qui faisait un chiffre d'affaires de 1 500 000 FRF. Ce bureau bénéficiait du soutien des Institutions de crédit et des Maisons de commerce viennoises et du gouvernement autrichien.

La fondation de la Banque Allatini - Modiano et de Fernandes - Mizrahi suivit celle des deux précédents établissements.

Le développement de l'industrie salonicienne - Allatini (minoterie à vapeur, 200 ouvriers), Benvéniste (rizerie), Sidis & Cie (filature, 400 ouvriers), Torès - Mizrahi (filature, 400 ouvriers), Torès & Cie (ateliers de tissage, 120 ouvriers), Allatini (tuileries, 400 ouvriers),

Mossé - Fransès (menuiserie, 80 ouvriers), les Frères Kalderon (chaussures, 70 ouvriers) - favorisa le développement du secteur de la banque qui vit fleurir de nouveaux établissements : Banque Hirsch, bureaux Salem, Saül Modiano, Bénouzilio, Avraam Amar, Bensoussan, Lévy Modiano etc.

Mais à compter de 1906 ont lieu les premières faillites. Cette vague touche d'abord le négociant de denrées coloniales Benvéniste dont le principal créancier est Modiano. En 1907 cette vague s'amplifie.

À la veille du retour de la Macédoine au sein de la Grèce deux grandes familles dominent le monde économique et banquier salonicien. Ce sont en premier lieu les Allatini, originaires d'Italie dont les activités couvrent de multiples domaines : exploitation minière, culture et commerce du tabac (Commercial Company Salonica), tissage de la soie, minoteries, tuileries etc. Parallèlement elle finance des travaux d'intérêt public et le développement des écoles de l'Alliance.

En 1909, le contrôle de la banque Allatini passe entre des mains françaises et le siège de l'établissement est transféré à Constantinople. Cependant il existe toujours une succursale à Salonique dirigée par Alfredos Allatini. En 1910 est créé un bureau indépendant qui ouvrira des succursales à Kavala (fermée en 1934), à Athènes et au Pirée (fermées en 1940).

La seconde famille est celle de Saül Modiano qui dispose de biens-fonds considérables estimés à 16 000 000 de FRF.

1911 est une nouvelle année néfaste pour le commerce salonicien. Plusieurs maisons importantes (Moïse Aéliou, négoce de pétrole, Joseph Molho, denrées coloniales etc.) sont déclarées en faillite. Les banques juives en subissent immédiatement le contre-coup, en particulier la Banque Modiano qui connaît un "krach" retentissant. La suspension des paiements - les dettes de la banque sont énormes et multiples - puis les négociations afin de les éponger - n'oublions pas l'importance de la fortune immobilière des Modiano - traînent sur plusieurs mois jusqu'à ce que la guerre éclate en 1912.

En cette même année 1911 si difficile pour l'économie salonicienne, l'activité bancaire se poursuit cependant en de très nombreux points de la ville, dans des établissements de petite dimension tels que ceux d'Amar (Stoa Allatini), Mosséri (Banque Union), Lévy & Cie (Syngrou 3), Saltiel - Pinhas (Vénizélou 44) etc.

Il va sans dire que ces nombreuses banques et bureaux jouèrent un rôle important dans la vie de la communauté juive de Salonique. Le grand incendie de 1917 qui détruisit le quartier juif, la reconstruction de la ville, l'émigration en masse à partir de cette époque des israélites saloniciens, mais aussi la concentration des opérations de change au sein de la Banque de Grèce et la dévaluation de la drachme (1928, 1932) portèrent un coup fatal aux petits établissements qui n'étaient plus de force à lutter dans un monde en pleine évolution. □

Bernard Pierron

La culture sépharade nous reviendrait-elle en Europe après un détour par l'Amérique du Sud ? On pourrait se le demander :

Après un très bon numéro de *Sefardica*¹ de Buenos-Aires, intitulé "L'identité sépharade", voici trois numéros successifs de *Maguén Escudo*,² du Venezuela, comportant plusieurs articles originaux, centrés sur l'étude de l'Inquisition en Amérique du Sud. Le n° 120 rapporte nombre de contributions à la IXe Semaine Sépharade organisée à Caracas. Quelle vitalité !

Considérant ces trois éditions comme un tout, notons quelques articles qui ont retenu notre attention, suscitant même notre admiration !

Une réflexion menée sur le livre de l'historien américain Benzion Netanyahu par **Ricardo Garcia Carcel**, historien lui-même et résumant les points de vue qui s'affrontent dans le petit monde des spécialistes. En très bref : "Tous les *conversos* restaient juifs (Baer)" ou "C'est l'Inquisition qui n'a cessé de raviver la notion de judaïsme chez des convertis qui n'en avaient cure..., judaïsme qui, sans elle, aurait disparu (Netanyahu)".

L'historienne brésilienne **Anita Novinsky** (que l'on retrouve dans les écrits de Nathan Wachtel car ils ont collaboré sur le terrain, au Brésil) a travaillé sur l'indépendance nationale du Portugal et analyse finement sébastianisme (à la mort du roi Sébastien, en 1580, le Portugal est annexé à l'Espagne par le fait d'un union matrimoniale) et messianisme juif, deux mouvements idéologiques importants, en effet comparables : l'espérance du retour : de Sébastien - du messie.

Dans un autre article, traversant l'Atlantique, elle étudie le cas des crypto-juifs du Brésil, au cœur de sa spécialité. Elle établit qu'il était moins difficile pour les *conversos* du Portugal (dont la sortie du pays était pourtant interdite) de s'embarquer pour l'Amérique que pour tout autre pays d'Europe. Puis, arrivés sur place et au fil des générations, elle explique l'affadissement de leur judaïsme, faute d'enseignement, bien que les femmes crypto-juives n'aient pas été illettrées.

Et pourtant, **Rachel Mizrahi**,³ plus loin, intitule sa propre contribution : "Cinq cents ans de présence juive au Brésil". Elle y explique le métissage des crypto-juifs avec les populations locales, chrétiennes, noires, indiennes.⁴

Matilde Gini de Barantan, sobriement, intitule son travail : "Notes sur l'Inquisition et le crypto-judaïsme en Amérique", remarquant que l'Inquisition a d'une certaine manière réunis dans la fuite vers des horizons moins dangereux des juifs, des maures, des protestants etc. D'où d'importants mouvements migratoires... Matilde souhaite que ses notes permettent de déchirer le manteau de silence qui recouvre nombre de ces faits, d'ouvrir de nouvelles pistes de recherches.

Bianca De Lima, dans une perspective interdisciplinaire, étude de textes et entretiens, commente la désagrégation du groupe juif de Coro⁵ dans les années 1900, ayant pourtant laissé des traces profondes dans cette ville.

Quant à **José Schraibman**, il étudie le rôle prépondérant des femmes dans le maintien

d'une certaine forme de judaïsme face à l'Inquisition, assez connu maintenant. De même, il ventile de façon plus fine que "crypto-juifs" ou "sincèrement convertis", les attitudes de cette population. Ceci commence enfin à être accepté par bien des historiens.

Le destin hors du commun de Samuel Hanaguid (né en 993) est conté en plusieurs épisodes, historiquement bien cadrés, par **Joseph D. Benmaman**.

Alberto Osorio Osorio, qui vit et enseigne à Panama, examine les causes et les conditions d'arrivée des *conversos* du Portugal, à petite échelle d'abord, puis par un flot incontrôlable (par l'Inquisition) au XVIe mais surtout au XVIIe siècle dans l'Amérique médiane. Il insiste sur le rôle de plaque tournante de la ville même de Panama, épicerie des routes marchandes, et conclut que ces *conversos* ayant occupé peu à peu nombre de situations prépondérantes, toute étude sur la région qui n'en tiendrait pas compte, serait incomplète.

Moisés Garzón Serfaty, le responsable de la revue, travaillant finement sur l'année 1669 à Caracas, prise comme exemple, étudie le profil des inquisiteurs en poste : Benito Vásquez de Montiel et Miguel Núñez y Guzmán, leurs notaires et greffiers. Au Venezuela, explique-t-il, le tribunal de l'Inquisition n'était rien de plus qu'une annexe de l'Église, et renvoyait à l'échelon au-dessus, à Cartagène, les cas les plus difficiles.

Il étudie des cas particuliers, dont celui de ce converso Baltasar de Araujo, né à Bayonne (en Galice), transitant avec ses frères par Venise pour rejoindre Salonique où les hommes se firent circonscire. S'instruisant alors de la doctrine catholique, il crut pouvoir retourner sans danger vers Bayonne, mais son retour y fut jugé compromettant par sa famille et ses proches, de sorte qu'il aboutit finalement aux Indes occidentales...⁶ Tout l'article est passionnant !

Maria del Carmen Artigas nous ramène en Europe où elle étudie la présence juive à Barcelone, depuis les origines jusqu'à sa destruction en 1391, les massacres ayant duré une semaine, du 5 au 12 août.⁷

■ *Materia giudaica*⁸

Il s'agit d'une revue dont nous ignorions l'existence jusqu'à ce qu'une lectrice nous offre ce numéro, constitué d'actes de deux colloques et de quelques articles supplémentaires.

Ces deux congrès étaient consacrés aux nouvelles découvertes dans les archives de Gérone "la genizah européenne" et de Bazzano en Italie, "la genizah italienne".

Il s'agit ici d'histoire à sa source, d'histoire brute, de documents d'archives que les chercheurs eux-mêmes, ou d'autres, exploiteront dans des travaux de synthèse.

Michèle Iancu y examine, aux lendemains de la dispute de Tortosa (69 séances du 7 février 1413 au 12 novembre 1414) le contenu des bibliothèques juives, et rapproche de ce qu'elle a étudié en Provence, son terrain d'élection. □

Jean Carasso

¹ En espagnol N° 12 d'avril 2001 fêtant son 25ème anniversaire, que nous avons commenté dans notre numéro 39. ISSN 0327-7887

² En espagnol Revue trimestrielle de l'Association Israélite du Venezuela et du Centre d'Études Sépharades de Caracas Avenida principal de Maripérez, Los Caobos, Caracas 1050 Venezuela, Fax 577 02 49 aiv@etheron.net n° 118, 119 et 120 ISSN : 0798-1961

³ Une brillante multi-diplômée de la nouvelle génération, élève de la précédente.

⁴ Là se trouve probablement la source de ce noyau de Brésiliens recherchant maintenant leurs origines (partiellement ?) juives.

⁵ Coro, petite ville du Venezuela, proche de la mer, face aux Antilles.

⁶ Si l'on pense aux conditions de voyage à l'époque...

⁷ Le quartier, le *call*, fut aussi détruit et des travaux souterrains menés, insuffisamment hélas, au cours de l'année 2001, précisent sa localisation et sa toponymie. L'auteure estime que 400 juifs trouvèrent la mort, sans qu'on puisse bien déterminer le nombre de ceux qui purent fuir et de ceux qui se convertirent, auxquels elle attribue quelque importance dans la renaissance commerciale de la ville durant les premières années du XVIe siècle.

⁸ En italien, anglais, français selon les contributions, avec résumé dans les autres langues *Materia giudaica*, (revue semestrielle) cahier VI/2 de 2001. *Rivista dell'associazione italiana per lo studio del giudaismo*, sous la responsabilité de l'Université de Bologne, antenne de Ravenne, édité par La Giuntina via Ricasoli 26 IT 50122 Florence Fax : 390 55 21 97 18 e-mail : giuntina@fol.it ISBN : 88-8057-136-2

Muestra Lingua

Nous poursuivons, avec **Isacco Hazan** la publication de “petits textes d’atmosphère” qui, lus à haute voix par des personnes n’ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante, s’efforçant de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l’Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d’accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ I LA PREDIKÁNTE

Al Motsé Chabát, salyèndo del Kal la múrta en la máno, Djohá apersíve delántre de la puerta una mutchácha elegánte en médyo d’un punyádo de djénte eskutchándola atentivaménte.

Djohá, avlándo de si para si, se díze :

Décha veré kuálo esta darsándo.

Aserkándose de la paréya, muestro ómbre syénte la dáma tenér un dískorso patétiko en térmos ke no puéden dechár el askoltánte indiferénte :

“Karísimos ermános i ermánas ke me véich aki agóra en médyo de vozótro, esta nóche mi marido me tóma en sus brásos. A manyána, el Dyó me va tenér en los Súyos.”

En éste mométo Djohá, timidaménte alevánta el dédo para demandár la paróla :

“Estás líbera después de amanyána ?”

predikánte (espagnol) = prédicatrice.

motsé (hébreu) = sortie.

múrta (espagnol), = myrte distribuée aux fidèles en Égypte à l’issue de l’office célébrant la sortie du Chabat.

punyádo (espagnol) = poignée.

avlándo de si para si (espagnol) = se parlant à lui-même.

décha veré (espagnol) = laissons voir, voyons.

darsándo (hébreu) = prêcher.

paréya (grec) = groupe.

askoltánte (italien) = auditeurs, ici assistants.

después de amanyána (esp.) = après-demain.

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Ya se, ya se! Esto tadre! ma kuando vas a saver por kuantas belas pasi, me vas a perdonar.

Asta el diya de oy, no saviya si iya puerder eskrivirte. Komo dize el pasuk “se vaya el anyo kon sus maldisyones i venga el anyo kon sus bendisyones”.

2001 fue muy duro a pasar, ke sea 2002 mas alegre.

Asentada delante mi ventana en la kamareta de la kaza de konvalesensya, no veyo ke un syelo gridjyo i nuvlado.

Ke importa? todo es de tener sol en el korason.

Te demandas ke esto azyendo aki?

Jurnaliko, ya ay una semana ke me topo en este lugar, despues de dos mezes de belas (operasyon,

komplikasyones, “phlébite”) me esto arepozando i tomando fuersas. Kree ke ago de todo para puerder tomar de nuevo mi vida de kada diya. rengrasyo al Dyo de darmos dotores i soltando infirmyeras muy kerensyozas : syempre una palabra dulce ke aze plazer.

Uno de estos dotorikos kijo dezirme ke a mi edad es mas lungo para topar de nuevo la salud.

Le dishe “kualo? yo aedada? ke yo tengo quatro vezes vente anyos! A vente anyos es toda la vida delante de ti!”

Todos se riyeron.

Kreeme, a ti te lo puedo dizir :

Yo no teniya ganas de riyir!

Chochana Lucie Mazaltove

Mira Chochana,

Ay meldadores ke eskreven a la LS para dizir ke tu “Jurnaliko amigo” es la koza la mas interesante de todo en el djornal...

I tu krees ke vamos a deshar la hazinura abatirte? No hanumika, no se puede!

Tenemos en este djornal menester de ti para los vente anyos ke vyenen, puede ser mas, kyen save?

I solo despues, pensaremos de aresvalarnos, tu i yo i algunos otros!

Aresvalarse, “eskapar de las tchintchas” komo dizyan los viejos de Selanik, en este tyempo onde la vida era dura, dura, para la mas parte del puevlo djidyó selanikli!

Ma no antes, no tyenes el deretcho, Hanum Chochana.

JC

LAS DE SULUTCHA

Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estamboul en visite au Pays de Galles incite Renée Martin à poursuivre ces bavardages : lisez plutôt !

La tia de Sulutcha i los mundises¹

- Sulutcha, kedi muy kurioza, kualo azes diya entero en el echo ?

- Ya no te dishe ke so mundisa ?

- Si, ama no esto entenyendo bueno. Tu kolega John esta kemadiko bueno del sol, i tu estas dayinda blankucha. Todos los dos soj mundises en la mizma firma, no azej el mizmo echo ?

- No, tia, ay mundis i mundis. Kada uno tyene su spesyalizasyon. John se sta okupando de rehabilitasyon de terrenos kontaminados. Yo esto azyendo modelizasyon de volumenenes de trafiko. El es mundis jeotekniko, i yo so mundis de transportes.

- Hanuma, yo no entyendo estas kozas teknikas. Kale ke me lo eskudyes kon la kucharika en la boka.

- Te eksplikare, tia. John surveya los ovreos ke vazyan burakos i inchen burakos en los shantiyes de konstruksyon. El lavora afuera todo el dia i por modo de esto esta bronzado. Yo lavoro dia entero en el buro delante de la komputadora, i solo salgo para ver klientes en otros buros.

- Agora entendi. A John le pagan para ke tome banyos de sol dia entero, i a ti te pagan para ke djuges kon komputadoras. Esto es lavoro de mundis !

La tia de Sulutcha i los trenos ingleses (II^e partie)²

- Sulutcha, en estos tiempos estas viajando muncho. Ya te izites sorretera de kayes. Ande estuvites esta ves ?

- Ande peryimos la alguja: en Londra.

- I ya parese ke tomates el treno de nuevo. Kontame kualo izites.

- Uvo un tiempo en ke se permitiya uzar teléfonos de aldikera en los trenos ingleses. La djente avlava, no kon el vizino de al lado, ama kon los paryentes, kon los amigos, kon el avokato etc. Se oyiya dedikodus, sekretos profesyonales, pletos de famiya, todo lo ke keres ! Era mijor ke ir al sinema.

- I agora kualo afito ? Se izyeron todos mudos ?

- Agora los teléfonos de aldikera se izyeron yasak³. Los Ingleses no avren boka, i estan kayadikos komo antes.

- Atyo, i kualo se oye en estos trenos ? No ay hitch⁴ bruído ?

- Si, no te merekiyes. Los turistas etranjeros no estan al koryente de la regla nueva. Agora se oye Wolfgang ke avla en Alman, Brigitte en Franses, Mehrdad en Farsi, Wenping en Chinezos. Parese ke no kedo ni golor de Ingles en este pais !

La tia de Sulutcha i el Noel judyó

- Sulutcha, los Ingleses tyenen el tino en una koza sola: Noel. Penan i lazran anyo entero para ekonomizar dos grosches, i dospues, se lo gastan todo enduna kuando vyene Noel.

- Si, tia, este es el uzo de este payis. I no solo el uzo de los Kristyanos. Mira, en el salon de los Koanim ay un arvolé de Noel.

- Atyo ke me muera yo, trokaron de relijyon ?

- No, tiya, merkan un pino i dizen ke es para Hanuka.

- Ya me apersivi ke los Goldstein komyeron indyana el 25 de Disyembre.

- I eyos dizen ke es indyana de Hanuka.

- I los Brucker te trusheron un regalo ermozo de Noel.

- No de Noel, tia, de Hanuka. I si tu no les das regalo, se aravyan. De una parte dizen ke son Judyos i ke no kreen en Noel, i de otra parte se aravyan si no les mandas regalos i kartikas.

- Ayde, Sulutcha, no tengas muncho daryaver kon esta djente, a si bivas tu. Ya parese ke estos Judyos se izyeron Kristyanos. Para no averguensarse delante de los amigos trokaron el nombre de Noel i lo yaman Hanuka. A ken estan enganyando ?

- Tia, no te estrecheyes, se estan enganyando de si para si. □

Renée Martin • reneemartin@beeb.net

**Pensez à vous abonner
à l'excellente revue**

LOS MUESTROS

LA BOZ DE LOS SEFARADIM

**Informez-vous des conditions
ou demandez un numéro-spécimen :**

25 rue Dodonée

B-1180 Bruxelles

moise.rahmani@sefarad.org

¹ Du turc mühendis = ingénieur. Prononciation d'une très vieille voisine d'Istanbul dont le fils était ingénieur.

² Première partie dans le numéro LS 37 de mars 2001.

³ Yasak = défendu. Mot turc.

⁴ Hiç = pas du tout. Mot turc.

Musique

Le disque de Sandra Bessis commenté ci-dessous est le reflet d'un spectacle qu'elle a offert en divers lieux, et elle a souhaité le présenter ici par une introduction fort éclairante, dont nous vous proposons de prendre connaissance avant d'écouter le disque bien sûr, et d'en lire - éventuellement... - notre commentaire.

Sandra Bessis

BODAS !

1 2001
ARB Music
46 rue Sainte-Anne
75002 Paris
Fax 01 42 60 36 57
www.arbmusic.com

Les chants de noces forment à eux seuls un genre autonome au sein du large répertoire de la musique judéo-espagnole. Plusieurs recueils leur sont entièrement consacrés, dont celui de Manuel Alvar, d'une grande richesse.

S'ils accompagnent généralement les réjouissances des mariages et célèbrent cette promesse de vie nouvelle et de prospérité, nous avons voulu ici, en dépassant leur strict cadre, chanter toutes les noces, possibles et impossibles, désirées ou imposées, empêchées ou enfin accordées, noces d'un peuple avec une histoire, un livre, une terre, noces fraternelles ou amoureuses, naïves ou hardies, toujours recommencées.

Pour cela, nous nous sommes laissés traverser par les trois rameaux qui composent la tradition musicale judéo-espagnole, *romancero*, *coplas* et *cancionero*, le *romancero* étant plus proche du vieux fonds espagnol, tant par sa forme musicale que poétique. Les textes des *romances* reflètent souvent les expériences de l'Espagne médiévale, les guerres entre musulmans et chrétiens, les aventures amoureuses et les intrigues de palais, à la différence des mélodies, souvent plus populaires, chantées par les communautés sépharades de l'Orient ottoman, traversées par les influences turques.

Ainsi, si le CD s'ouvre sur *Skalerica de oro*, typique chant de noce du répertoire de la Méditerranée orientale, on y trouve aussi un chant à caractère religieux, chant de *Shavouot* : *Nuestro Senyor Elohemu*. C'est un chant qui nous vient de la tradition marocaine et qui n'a rien à voir avec le répertoire des *kantigas de bodas* ! Pourtant il m'a semblé qu'il avait sa place dans le spectacle qui a précédé le disque, où j'avais voulu chanter la rencontre, les noces, toutes les noces. Et ce chant ne célèbre-t-il pas l'Alliance, ces noces premières d'un peuple avec une histoire, une loi ?

Dans le spectacle, j'avais également choisi d'interpréter deux chants appartenant au même corpus, un ensemble très riche que l'on nomme parfois "les chants de frontière". Chants typiques du *Romancero*, ils nous viennent de l'Espagne

médiévale, où jusqu'à la chute du Royaume de Grenade en 1492, les batailles furent nombreuses, jetant les villages, au hasard des victoires et des défaites, tantôt du côté des Maures, tantôt du côté des chrétiens. Ces chants célèbrent aussi, à leur façon, rencontres, séparations, noces ou retrouvailles : ici, ce sont les guerres qui viennent séparer, désunir, éloigner les frères d'avec les sœurs, les filles d'avec leur mère. Et voici qu'au hasard d'un chemin, devant une claire fontaine, un cavalier souhaitant abreuver son cheval s'arrête à la vue d'une jeune fille qu'il prend pour une étrangère, une ennemie, peut-être une possible capture. La jeune fille le détrompe, alors il l'emmène, et selon les chants, la conduit parfois jusqu'à sa demeure pour en faire sa femme, présentant ainsi à sa mère sa future bru. Dans d'autres chants, par la magie de certains signes, le jeune homme finit par reconnaître en la jeune fille sa propre sœur, autrefois enlevée. Il la conduit chez elle, et mère et fille se retrouvent enfin...

Dans le disque, on trouve trois chants appartenant à cette famille. Le premier est *Una tarde de verano*, assez connu de ceux qui sont familiers de ce répertoire. Le second, *Ya viene el kautivo*, moins souvent chanté, appartient aussi à la tradition sépharade, tandis qu'il existe plusieurs versions du troisième : *Don Boyso* ; celle que nous avons voulue pour ce disque nous vient du *Romancero* espagnol, cher au cœur de Federico Garcia Lorca, qui en avait écrit, au début des années 30, un arrangement pour le piano, comme pour d'autres mélodies populaires de son Andalousie natale... C'est là, implicitement, une autre façon de célébrer l'intrication profonde des trois cultures qui ont façonné l'Andalousie, puisque chaque tradition, aujourd'hui encore, raconte à travers la poésie cette histoire commune... *Romance de Don Boyso* est la seule chanson du disque chantée en espagnol, et non en judéo-espagnol. Ceux pour qui cette dernière langue a bercé leur enfance s'en rendront vite compte !

Sandra Bessis



Le disque lui-même...

Il y a près de dix ans maintenant que Sandra nous avait proposé en CD ses premières interprétations de chants judéo-espagnols, répertoire dans lequel elle était entrée bien des années auparavant.

C'est dire qu'au fil du temps elle est devenue l'une des grandes classiques en France de ce corpus et que ce qu'elle propose n'est jamais indifférent.

Nombre de ces chansons sont bien connues, mais l'interprétation de Sandra Bessis leur confère chaque fois une tonalité particulière.

Le petit livret, quoique sympathiquement présenté, est un peu léger, comporte quelques petites inadvertances (on se doit d'être exigeant en présence d'une si belle qualité d'exécution musicale !), hésite parfois entre castillan et judéo-espagnol. Les textes imprimés dans la langue chantée sont traduits en français.

La première plage, *Skalerika de oro* est enlevée, exécutée avec vivacité, gaîté ; c'est un bon début entraînant.

Puis la célèbre *Una tarde de verano*, véridique petit tableau de genre, chanson des frontières mouvantes, comme l'exprime ci-dessus Sandra Bessis elle-même.

La troisième, *Notches notches* avec ses mélismes, ses ornements, est très bien introduite, puis accompagnée à la viole de gambe dans un bel effort d'instrumentation. L'interprète se montre aussi amoureuse, langoureuse que le lui suggère son texte...

Dans *Kuando veyo ija ermoza* l'accompagnement donne l'impression d'un vrai orchestre et l'introduction en est très amusante. Et l'amoureux fonce à bride abattue, enlèvera l'aimée avec ou sans dot ! On le croit...

La beauté de la voix, son étendue, ressortent spectaculairement avec toute la profondeur nécessaire dans la cinquième plage : *El rey de Fransia*, voix très bien secondée par la viole de gambe et le zarb.

Dans la 6, *Yo Hanino, tu Hanina* l'accompagnement et l'interprétation elle-même rendent palpable l'optimisme de la situation. D'autres versions qui circulent de cette même chanson sont beaucoup moins optimistes, et Sandra a choisi la bonne !

La septième plage, de caractère religieux : *Nuestro senyor Eloheni*, rythmée par une discrète percussion est peut-être celle qui fait le mieux ressortir l'intelligence de l'interprétation et la qualité de la voix, l'étendue de son registre.

Bien introduite, puis accompagnée par l'ensemble instrumental homogène, cette belle histoire d'amour très peu connue : *Entre las guertas paseando*, est bien rendue.

Les deux suivantes sont de typiques "histoires de frontières mouvantes" et de retrouvailles improbables, comme les décrit l'interprète dans le texte qui précède. Dans *Ya viene el kautivo*, les incessants changements de tonalité s'avèrent un peu... acrobatiques.

La dixième, *Romance de Don Boyso*, chantée en castillan et non en judéo-espagnol¹ raconte une histoire complète, reflet de la période de la *Reconquista*, petit drame bien présent dans sa progression dramatique efficacement menée. La partition de viole de gambe, souvent en basse continue, n'est pas négligeable dans la réussite.

La 11 *Una matika de ruda* est une ritournelle légère, spirituelle, pétillante, très bien introduite à la flûte, petite histoire morale illustrant l'éternel conflit des générations, ici

trop dominée par la batterie. Ou est-ce au contraire un solo de batterie accompagné d'une ritournelle ? on hésite à trancher cette délicate question...

La douzième plage, *Diego León* est un très beau chant d'amour exprimé avec conviction *a capella*. Quelle belle voix ! Et l'on se prend à regretter au passage que de plus nombreuses chansons ne soient pas rendues ainsi par leurs interprètes - Sandra et d'autres - qui n'ont pas d'imperfections, d'insuffisances ou de manque de conviction à dissimuler... Cela ne constituerait au fond qu'un retour aux sources car, dans la tradition, nombre de ces chants, les berceuses notamment n'étaient exécutées qu'*a capella*...

La infantina est un authentique chant de noces peu connu, ou une description de paysage, comme on voudra.

La quatorze, *Morenika* et la suivante sont nos préférées. Et peut-être aussi celles de Sandra si elle les a placées en conclusion de son disque ! Cette brunette, *a capella* au début, aux mélismes et vocalises bienvenus, met en valeur la voix superbe, accompagnée vers la fin d'un oud discret et efficace.

L'ultime est le célèbre et toujours émouvant *Adiyo*, - n'est-ce pas bien normal qu'un disque s'achève sur un adieu ? - avec un accompagnement de l'oud à la tierce et saut réussi d'une octave à la reprise vocale.

Il faut rappeler que le premier disque de Sandra, en 1992, s'achevait déjà sur ce chant d'amour déçu, si connu qu'en concert il est souvent repris en chœur par l'assistance.

Est-il permis au signataire d'exprimer quelque hésitation et d'affirmer qu'il préférerait la première version, un peu plus lente, donc plus dramatique, accompagnée d'un émouvant saxo soprano ?

Que Sandra pardonne, c'est peut-être cela, la nostalgie... □

Yasmin Levy

ROMANCE & YASMIN²

Dans le commentaire du double CD de chansons interprétées par son musicien de père (voir LS 40) nous notions qu'Isaac avait plusieurs fois enregistré en duo avec son épouse, et la dernière du premier disque avec sa fille Yasmin, qui retenait l'attention.

Il est intéressant, à la suite, d'entendre ce premier disque enregistré par sa fille car on y sent à la fois des continuités mais surtout des ruptures.

Nous sommes sortis des interprétations traditionnelles que les jeunes interprètes ont peu connues et sommes entrés dans une sorte de re-création musicale, comme nous le notions en marge, page 19 du n° précédent.

¹ Voir l'introduction par Sandra Bessis elle-même ci-dessus.

² 2000
Adama music,
POB 5255, Tel-Aviv
www.adama-music.co.il
diffusé aussi
par Autoridad Nacional
del ladino POB 2310
Jérusalem 91022 Israël
durée 49 minutes.

Ce disque mêle de nombreux textes modernes nouveaux à des classiques dans une interprétation renouvelée, de caractère généralement oriental, assez caractéristique de ce qui se grave en Israël.

Débutant comme un long sanglot amplifié par un important écho insolite, la première *Noches noches* déroute mais installe bien dans l'ambiance nouvelle. Plusieurs des suivantes, modernes, ne nous sont pas connues. *Yo'n la prizion* nous conte une histoire plutôt peu morale et qui ne finit pas bien..., la quatrième est bien menée *Ven kerida, ven amada*, l'accompagnement restant très proche de la voix.

La cinquième *Kondja mia* et la dernière, cette berceuse classique *Nani nani*, chantées *a capella*, avec moins d'écho, mettent en valeur les qualités de l'interprète, sont plus humaines en quelques sorte : on l'y entend reprendre son souffle, vivre en somme, exposer sa belle voix dans son étendue, son talent, son tempérament qui ne sont pas minces.

La sixième, de caractère religieux *Muestro Senyor Eloenu* met en relief le talent, la conviction, le "coffre" aussi de l'interprète.

La suivante, *Una ora en la ventana* au tambourin lancinant, est très "tirée" vers la musique orientale, turque, mais l'histoire ne se passe-t-elle pas à Izmir ? alors c'est bien normal...

On retrouve dans la huitième *Madre, si 'sto hazina* ce qui frappait dans nombre d'interprétations d'Isaac le père : l'accompagnement par un grand orchestre, qui apporte une épaisseur inattendue, le violoncelle étant très bien venu. Si l'on accepte d'entrer dans le jeu, c'est notre préférée, sur un texte bien connu, ici aménagé :

- Mère, si je suis malade, je ne veux pas de médecin/Mère, si je meurs, je ne veux pas de rabbin/Je veux un cortège de douze gaillards menés par mon amour !

Le livret, en hébreu et judéo-espagnol - quant au seul texte des chansons - ne nous renseigne pas sur les accompagnateurs, ne citant ni leur nom ni les instruments utilisés ! □

Edith Saint-Mard

LA ROZA ENFLORESE

Voici la naissance d'un nouveau groupe musical dont tous les partenaires viennent du répertoire classique et qui offrent ici une manière de recomposition musicale à partir du folklore traditionnel.

On constate dans la première pièce, *Morena me yaman* une sorte de petite mise en scène, une voix haute, beaucoup de réverbération mais un plaisant accompagnement discret et un rythme curieuse-

ment lent que l'on retrouvera partout, et qui confère à l'interprétation un caractère sérieux, voire dramatique, pas toujours adéquat.

La seconde plage très connue, *Puntcha puntcha* met en valeur l'étendue de la voix d'Edith ; l'accompagnement *piccato* est sophistiqué, distingué et le morceau se termine en chœur *crescendo*. Dommage qu'à la fin la réverbération soit presque insupportable !

La troisième plage est plaisante, sans voix solo ni texte, les instruments étant seuls à l'attaque et la fin chantée en chœur par tous.

La suivante, *Los gayos empesan a kantar* est théâtrale par l'écho démesuré. L'accélération de la flûte et l'accompagnement de la fin sont réussis. La cinquième plage, *Dos amantes tengo la mi mama* est bien mis en scène par le duo d'Edith avec son complice Michaël. Mais le battement de la fin est plutôt mal venu.

La célèbre *Notches notches* - bien que dans les aigus la réverbération soit déplaisante - est d'une très agréable interprétation, la voix *a capella* bienvenue, la corde en basse continue est superbe. La suivante - *El rey de Fransya* - est interprétée en duo depuis le départ, ce qui est une bonne idée, puis vient une partie récitée, très bien présentée, racontant le rêve, reprise en chœur avec instruments. La chute est très belle, en *decrecendo*.

La célèbre *Nani nani* est dans ce disque notre chanson préférée. C'est ici que le rythme uniformément lent imposé partout convient le mieux. La berceuse est émouvante, amère, la mise en scène est réussie, le morceau de flûte sur basse continue est très beau. C'est un bijou de réinterprétation personnelle à partir d'une berceuse célèbre...

La neuvième plage pour instruments seuls s'entend comme une sorte d'improvisation mélancolique et typée. *El duque de Gandia* ?

Kuando el rey Nimrod est d'une exécution un peu lente, sur une longue introduction orchestrale. Ici aussi la réverbération est pénible sur certains aigus.

Il est agréable de trouver plusieurs strophes (six d'ailleurs alors que la première ligne nous en promet sept...) de cette amusante *Komida de berendjena* que l'on vit comme si l'on était en cuisine avec toutes ces voisines de *kurtijo* !

La dernière, qui offre son titre au disque : *La roza enflorese* bénéficie d'une introduction instrumentale sophistiquée. Le duo final est bien plaisant, ramenant au calme, à la sérénité.

Edith et ses collègues ont étudié, l'accent est généralement bon. Pour chaque chanson interprétée les instruments sont indiqués, ainsi que leur provenance. Les noms des instrumentistes sont en regard. Quelques petites inadvertances dans le livret en trois langues - ce qui est rare et précieux - auraient mérité plus d'attention, justement à cause de la bonne qualité générale de l'ensemble. Bon début pour un nouveau groupe ! □

Sauf l'introduction, et pour toute la rubrique,



Gastronomie

Nicholas Stavroulakis

CUISINES DE CRÈTE¹

Nicolas Stavroulakis, après son livre sur la cuisine des Juifs de Grèce, nous régale à nouveau avec les Cuisines de Crète. Il nous régale non seulement avec des recettes délicieuses car elles font vibrer chez les Sépharades la fibre orientale, mais aussi, comme dans son précédent ouvrage, avec l'histoire culturelle d'un pays, claire, rigoureusement scientifique, agrémentée d'illustrations de l'auteur d'une facture toujours aussi gracieuse.

Les livres de cuisine, et Stavroulakis nous le prouve ici, sont des apprentissages de civilisation avant d'être un exposé technique de recettes salées et sucrées. C'est comme si la recette tirait son fumet de son histoire. Le titre du recueil LES Cuisines de Crète annonce cette dimension culturelle. En effet, la Crète a été le lieu pendant 5000 ans de plusieurs civilisations, en commençant par les Minoens pour être aujourd'hui dans l'orbite de la Grèce moderne. Entre ces deux pôles les cultures hellénistique, romaine, arabo-andalouse, byzantine, vénitienne et ottomane ont laissé leurs empreintes. Ce sont toutes ces influences que l'on retrouve dans la cuisine au fil des recettes, sans pouvoir toutefois repérer avec précision chacune d'elles. Il ne subsiste du passage des peuples et du temps, nous dit l'auteur, que des indices les plus ténus. Ce qui marque le plus la cuisine crétoise, c'est la géographie du pays, son insularité montagneuse entre l'Afrique et la Grèce, faisant de toute importation un luxe et utilisant les ressources de l'île. C'est le "régime crétois" que notre société contemporaine, menacée d'obésité, malade du cholestérol, présente dans la presse spécialisée ou non.

Le régime crétois originel est pauvre en graisses ; il est constitué d'un ensemble de légumineuses, légumes, fruits, fromages, oeufs, pain, et utilisant exclusivement de l'huile d'olive, ce qui assure un équilibre entre les protéines, les sels minéraux et les vitamines. Le repas, simple et austère, repas du terroir dirait-on en France, est concentré autour d'un plat unique. Alimentation paysanne économe où rien ne se perd des matières premières employées et où les restes sont réutilisés dans d'autres délicieuses préparations. Cela s'appelle manger à la *kritiki*. Presque toutes les denrées à l'exception du riz sont produites dans l'île. Les légumes verts comme les choux, les poireaux, les artichauts, les aubergines, le fenouil, sont des légumes au pouvoir drainant important. Les légumineuses, pois chiche, lentilles, haricots blancs sont une source de protéines, l'alimentation traditionnelle ne faisant appel à la viande qu'une fois par semaine et lors des fêtes. Viande maigre par ailleurs car d'ovins et de poulets et non de bœuf. Ovins et poulets étant appréciés les uns pour le lait, matière première du fromage et les autres pour les

œufs, on évitait de trop les consommer. L'utilisation des œufs dans la cuisine crétoise est importante. Il semblerait que la consommation très basse de graisse animale ait permis cet usage intensif sans entraîner d'augmentation du taux des cardiopathies. Parmi les chairs maigres, notons les escargots si abondants qu'ils sont exportés et dont les nombreuses variétés permettent des recettes différentes. L'utilisation de biscottes maison, les *paximadia* à la place du pain et souvent confectionnées avec du seigle, complète le côté naturel de la cuisine crétoise.

Le désir de l'auteur est de sauver la gastronomie crétoise avant que les changements incroyables de la vie contemporaine ne la fasse disparaître. Les plats typiques présentés dans ce livre sont ceux que l'on pouvait rencontrer partout en Crète jusque dans les années 1950 et que Stavroulakis a consignés après une enquête minutieuse auprès de familles crétoises, habitant ou non dans l'île. C'est ainsi que certaines recettes ont été recueillies auprès de familles musulmanes, appelées *giritli* vivant aujourd'hui à Bodrum ou à Istanbul en Turquie mais dont un membre très âgé était né en Crète et se souvenait de la vie dans l'île avant les échanges tragiques de population entre la Grèce et la Turquie en 1912 puis en 1923. Les Crétois, au cours des siècles n'ont pas accordé d'importance excessive à la religion. Ils ont peu accepté les dieux grecs et Saint-Paul lors de son apostolat se plaint de l'absence d'intérêt de la population.²

Dans la recette des *gardoumbes*, les pieds d'agneau (p 121) qui appartient à la tradition crétoise non juive, le retrait du tendon des jarrets appartient lui à la tradition juive. A la Pâque orthodoxe, pour respecter l'injonction de l'Exode (Ex XII 8.11) de manger du pain sans levain il est d'usage de préparer la *lagana*, pain qui, bien que fait de pâte levée paraît non levé par sa forme aplatie. Les grandes dates communes aux trois monothéismes et les événements festifs de la vie familiale sont l'occasion de plats spécifiques où l'on peut déceler l'origine de ceux-ci.

C'est ainsi qu'à Pâques sont au menu :

- *Los huevos haminados* (p 112),
- *La matsah al caldo* (p 71) soupe de poule au pain azyme préparée avec des *hallels*, la *matsah* spéciale faite à la maison,
- *Les kalitsounia de Pesah* (p 167) ou *bourekitos*, mot introduit par les juifs d'Izmir au XIXe siècle ou encore *calzone*, mot italien.

Il y a un style ottoman, nous dit Stavroulakis, dans l'architecture, dans les vêtements et dans la nourriture que l'on retrouve dans les Balkans, en Anatolie, en Égypte et donc en Crète. Le *baklava*, le *kourabie*, la *moussaka*, le goût pour le yaourt font partie intégrante de ce style.³

Je vous citerais encore des recettes bien connues, la *tahina*, le *tsatsiki*, d'autres aux consonances portugaises comme la *fasolada* ou la *prassasoupa*, mais il me faut m'arrêter sinon c'est tout le livre que je vais vous raconter...

A komer! ken se kura tura!



Jacqueline Baran

¹ 2001

Langues et Monde
11 cité Véron
75018 Paris
info@asiattheque.com
205 pages
ISBN 2-911053-73-7
Traduction par Marianne
Leloir-Grange.

² Par la suite les conversions alternées, suivant l'empire dominant, à l'islam et à la chrétienté, la présence d'une communauté juive romaniote importante après la mort d'Alexandre le Grand, puis venant d'Espagne au XVIe siècle et d'Alexandrie ou d'Afrique du Nord au XIXe siècle, ont façonné chez les Crétois une sorte de détachement bienveillant vis à vis de la religion.

³ Nous retrouvons tout ceci dans les recettes crétoises musulmanes : les *mezedes* - *meze* est un mot d'origine persane absorbé par le grec - sont chers au cœur et au palais des crétois musulmans comme des juifs ou des orthodoxes.

L'imam bayildi (p 149) est une recette *giritli* de la région de Selimon importée de Turquie. *L'imam* a perdu connaissance, submergé par la délectation de cette aubergine à l'huile...
Le zatzzi borek (p 172) qui vient de Rethymon est un chausson fourré à la viande.

Le zerde (p 192) friandise raffinée à base de riz se mange lors des mariages musulmans.
L'asuré (p 190) connu des Sépharades de Salonique est la version musulmane d'une sucrerie qui tire son origine d'un rite funéraire de l'antiquité.

Sous sa forme chrétienne il s'appelle *kolyva* ; chez les juifs sépharades, il est servi lors de la fête de *tour bichevat*, qui célèbre la fin de l'hiver.

Chez les musulmans, il figure à la fête de *muharram* qui commémore le martyr des petits fils de Mahomet. Il est d'usage alors d'en envoyer de grandes quantités aux nécessiteux.
La patsas (p 76) soupe aux pieds d'agneau dont se régalaient les portefaix ou *hamals* de la ville de Hania. Cette recette est répartie en Turquie lorsque les Crétois musulmans durent quitter l'île.

Kozas i otras de Sefarad

Un événement à ne pas manquer !

Le rendez-vous est à l'UNESCO

Place Fontenoy - Paris 7^{ème}

les 17 et 18 juin 2002

*où seront réunis en public dans une grande salle,
des **experts, linguistes et enseignants**
de notre langue judéo-espagnole
dans une quinzaine de pays du monde.*

*L'objet est de mettre au point un plan d'action sur dix ans
pour **enseigner, développer et répandre cette culture.***

Réservez déjà ces journées dans votre agenda.

L'éditorial du présent numéro vous renseigne sur les objectifs.

*Des informations plus précises vous seront fournies
dans La Lettre Sépharade du mois de juin.*

**L'activité sépharade est grande près de
la Méditerranée, et alentour de la Catalogne !**

**Prenez seulement connaissance des programmes
dans ces deux pôles :**

■ Montpellier

L'Institut Maïmonide à Montpellier porte un beau projet qu'il est en passe de mener à bien : faire de cette ville **une nouvelle Cordoue, centre pluri-culturel** "où chrétiens, juifs et musulmans s'écoutaient, conversaient, échangeaient, dialoguaient dans de très nombreux domaines, particulièrement celui de la médecine." (présentation du grand-rabbin René-Samuel Sirat).

Le programme superbe comporte des cours, des colloques, des conférences, des rencontres avec des gens de théâtre, des journalistes, des écrivains, des scientifiques et d'autres, toujours de haut niveau.

Informez-vous, inscrivez-vous :

Institut Universitaire Maïmonide

1 rue de la Barralerie • 34000 Montpellier

Fax 04 67 02 70 11

institut.maimonide@wanadoo.fr

■ Gérone

Cours à tous niveaux (y compris de "guide des activités touristiques et muséographiques juives) et conférences variées, ateliers, expositions temporaires etc.

Centre Bonastruc ça Porta

Forza 8 • E 17001 Gérone

Fax 972 21 67 61

callgirona@gn.es

Aqui estamos

Association des Amis de La Lettre Sépharade

■ **Réunions amicales** au Cercle Bernard Lazare
10 rue Saint-Claude • 75003 Paris

■ **3 mars à 15 h fêter Pourim.**

Francine Ertel et ses marionnettes vous conteront l'histoire d'Esther. Maquillez, déguisez vos enfants et venez nombreux avec eux déguster les gâteaux.

■ **13 mars à 18h45, Elisabeth Schemla fera le point de la situation en Israël, en la salle Jean Dame, 17 rue Léopold Bellan 75002 Paris**

■ **Le 14 avril, au Cercle Bernard Lazare, les amis des "Enfants cachés" et ceux de "Aqui estamos" échangeront - autour d'un animateur qualifié - à propos de "l'influence des cultures occidentales sur la communauté juive de Salonique au tournant des XIXe et XXe siècle".**

■ **Et enchaînant sur le congrès des 17 et 18 juin, préparez-vous pour la fête du 19, après-midi enfantine judéo-espagnole et soirée DJOHA.**

Ce numéro, tiré à 3 800 exemplaires, a été composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide de Sabine Locoge sur une maquette de Paul Bertrand. Le fichier de La Lettre Sépharade est inscrit sous le n° 608403 à la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés). La présente édition est imprimée sur du papier Alsaprint 60 grammes 100 % recyclé.

La Lettre
Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresepharade@earthlink.net